

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

1559

REVUE CANADIENNE

REVUE CANADIENNE

PHILOSOPHIE, HISTOIRE, DROIT, LITTÉRATURE, ÉCONOMIE SOCIALE, SCIENCES,
ESTHÉTIQUE, APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE, RELIGION.

TOME TREIZIÈME

In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas.
ST. AUGUSTIN.

MONTREAL
PUBLIÉE PAR F. A. QUINN

No. 55 RUE ST. JACQUES

1876

OÙ VONT DONC NOS ANNÉES ?

Encore un an de plus pour le séjour des ombres !
Nous voguons tristement vers les rivages sombres.

Au-delà du tombeau.

Dès le premier instant où commence la vie,

On nous la redemande, elle nous est ravie

Où nous fuit par lambeau.

Et l'on se dit : hélas ! où vont donc nos années,

Qu'on voit tomber ainsi que des feuilles fanées.

Que dispersent les vents ?

Elles vont du passé former les grands fantômes,

Où deviennent là-bas ces fragiles atomes

Qui s'échappent du temps.

La vague que l'on voit expirer sur la rive
Fait entendre en mourant sa grande voix plaintive

Dans son suprême élan ;

La vague qui la suit roule prendre sa place

Et s'efface à son tour, sans laisser plus de trace

Au bord de l'océan.

C'est ainsi que nos ans, lorsque l'heure est venue,
 S'envolent à l'instant pour la rive inconnue
 Qu'on nomme l'éternité !
 Et vont nourrir les flots de cette mer sans borne,
 Qui les couvre aussitôt de son silence morne
 Par nul bruit agité.

Du passé, si notre œil pénétrait les ténèbres,
 Et qu'on pût soulever de ses voiles funèbres
 Un mystérieux pli ;
 Si l'on osait troubler ce séjour solitaire
 Que recouvre à jamais, comme un vaste suaire,
 La mousse de l'oubli ;

S'il nous était donné de sonder les abîmes
 Où dorment confondus les grandeurs et les crimes
 De tant d'âges passés ;
 Si du monde et des temps on retraçait l'enfance,
 Quel spectacle effrayant dans cette tombe immense
 Des siècles entassés !

Mais pourquoi remonter au principe des mondes,
 Alors que l'Éternel en soufflant sur les ondes
 Fit naître l'univers ;
 Que l'abîme enfanta les sphères infinies,
 Dont l'espace entonna les grandes harmonies
 Des sublimes concerts ?

Laissons dormir en paix les rois et les royaumes,
 Les trônes écroulés, les sceptres que les hommes
 Se disputaient jadis ;
 Empires disparus, nations effacées,
 Du temps vous n'êtes plus sur ces plages glacées
 Que les tristes débris !

O grand fleuve des temps, que ton onde est perfide !
 Tu portes sans retour, dans ta course rapide,
 Nos rêves et nos jours ;
 Tu roules solennel : qu'importe la tempête
 Qui gronde sur tes bords ! nul obstacle n'arrête
 Ton inflexible cours.

Il est pourtant un lieu sans tristesse et sans ombre,
 Que ne peut obscurcir aucun nuage sombre
 Au-delà du tombeau !...
 Sous son ciel toujours pur on trouve une autre vie,
 Dont celle d'ici-bas, si promptement ravie,
 N'est qu'un faible lambeau.

JAMES DONNELLY.

Montréal, 1er Janvier 1876.

MONSEIGNEUR ALEXANDRE MACDONELL

*Omnis qui te colit, Domine, vita ejus, si in
probatione erit, coronabitur. TOB. III.*

*Et pour faire du bien Dieu vous mit sur
la terre. ALEX. SOUMET.*

I

Le 14 janvier 1840, l'église du Canada perdait un des premiers fondateurs de ce vaste diocèse de Kingston, que peu d'années après sa création il fallut partager en quatre nouveaux diocèses. Monseigneur Alexandre Macdonell s'éteignait ce jour là, après avoir, pendant plus d'un demi-siècle, travaillé à la vigne du Seigneur avec un zèle que rien n'avait pu ralentir.

Nous n'avons pu réunir que quelques traits d'une vie si féconde. Nous les présentons tels qu'ils sont, espérant toutefois qu'ils serviront à faire revivre dans notre souvenir un grand prélat, digne à tous égards de notre plus haute admiration. Les documents précieux, que nous avons pu recueillir ça et là, ne doivent pas être laissés dans l'ombre. Quelques conversations avec les amis du pieux évêque nous ont aussi révélé des détails touchants. Nous laissons à d'autres plumes plus habiles le soin de compléter plus tard notre travail et d'écrire plus longuement sur une existence si féconde en bonnes œuvres.

C'est à l'Ecosse que le Canada doit ce fidèle serviteur de l'église, cet apôtre infatigable, l'une de ses gloires les plus pures. Car Monseigneur Macdonell vit le jour à Inchtagan, dans les montagnes du comté d'Inverness, l'un des plus beaux de l'Ecosse. On

lit cependant ailleurs qu'il naquit à Glen-Urquhart (1) le 17 juillet 1762. Son père, disent les chroniques du temps, jouissait, non pas d'une fortune considérable, mais d'une certaine aisance, au milieu d'une population pauvre, mais laborieuse et soutenue dans la pratique du bien par les exemples de ses ancêtres. Ses parents étaient, au dire de tous, renommés par leur attachement inviolable aux intérêts de leurs compatriotes, et, pardessus tout, on les désignait comme des modèles de loyauté et religion.

Nous connaissons peu de choses sur les années d'enfance du jeune Alexandre. Nous nous contentons d'ajouter qu'après avoir eu sous le toit natal la première connaissance des lettres humaines, il en partit, âgé d'environ douze ans, richement pourvu de notions religieuses. Elevé au milieu d'un peuple persécuté pour sa foi, endurcie au travail, éprouvé par la privation, et façonné par les épreuves à une vie sobre et économe, le jeune Alexandre s'accoutuma dès son enfance à se contenter de peu.

Ayant montré de bonne heure d'heureuses dispositions pour les études régulières, un goût simple et modeste, une grande bonté de cœur et les indices d'une piété qui se développait tous les jours, ses parents se décidèrent à l'envoyer au collège des Ecosais, à Valladolid, en Espagne, où il se lia d'amitié avec plusieurs de ses compatriotes. C'est ce qui faisait dire, plus tard, à Monseigneur Macdonell qu'il avait pris bien jeune le chemin de l'exil.

On sait que des lois sévères interdisaient aux catholiques d'Ecosse et d'Angleterre, la faculté de tenir des écoles et les mettaient dans la nécessité d'envoyer leurs enfants sur le continent pour leur donner l'avantage d'une éducation conforme à leur croyance. La loi imposait une amende de cinquante francs par jour à un instituteur catholique qui aurait osé ouvrir une école, et de deux cents cinquante francs par mois à un catholique qui aurait envoyé son enfant à une école où l'on aurait reconnu les principes ou les dogmes de l'Eglise Romaine. Dans ce dernier cas, l'enfant était déclaré inhabile à hériter des titres et des domaines de son père. Ce n'est qu'en 1778 que les rigueurs de ce code pénal reçurent quelque adoucissement. Par suite, il s'était formé à Rome, à Paris, à Douai, à Valladolid, à Barcelone etc., divers établissements

(1) Glen-Urquhart, on the borders of Loch-Ness. Cependant l'*Edimburg Catholic Magazine* dit qu'il était natif de Glengarry, Invernesshire. A cette époque, un évêque était chargé par la Cour de Rome, avec le titre de Vicaire-Apostolique, de la direction spirituelle des populations du district du Nord, "Highland District." C'était Monseigneur John Macdonald, consacré en 1761, mort en 1779, remplacé par son parent l'évêque Al. Macdonald, qui mourut en 1791. Son coadjuteur fut Monseigneur John Chisolm, qu'il avait demandé pour aide, et qui fut consacré au mois de février 1792, évêque d'Oria, son frère, Enée Chisolm, lui succéda.

ecclésiastiques, mais dirigés d'ordinaire par des prêtres séculiers, et ces petits séminaires étaient les pépinières où se recrutaient les clergés d'Ecosse, d'Irlande et d'Angleterre (2).

Qu'il est grand et qu'il est beau le sacrifice du cœur aimant et affectueux du jeune homme qui se détache des personnes qui lui sont chères pour se rendre où le devoir l'appelle ! Quand le jeune Alexandre quitta le toit natal, il disait à sa famille : " c'est pour toujours, je le sais, c'est pour toujours !..."

En effet, la famille qui destine un de ses membres au service de l'Eglise peut, dans les conditions ordinaires, lui dire adieu. Car, après les études classiques, vient le cours de théologie et ensuite l'apostolat. Mais le jeune Macdonell, qui ne pouvait expliquer tout cela à sa famille, se bornait à dire qu'après les études terminées il devait se livrer aux missions. C'était ainsi qu'il entendait, dès le jeune âge, se consacrer au service de ses concitoyens. La sensibilité exquise dont il était doué fut pour lui, dans le cours de sa vie, l'occasion de chagrins profonds ; mais la fermeté de son esprit et son attachement au devoir lui firent toujours mettre de côté les considérations personnelles ; et, quoiqu'il lui en coûtât, il savait maîtriser ses émotions.

Sur la terre étrangère, le jeune Alexandre avait porté un cœur généreux qu'il orna, avec le concours de directeurs éclairés, des nobles enseignements des grands établissements de la catholique Espagne. C'est là qu'il avait connu l'aimable monsieur McEacharn, comme lui dévoué au ministère des missions ; Monseigneur William Reid, dans les bras duquel il devait mourir, et beaucoup d'autres personnages dont le souvenir lui fut toujours cher.

M. Alexandre Macdonell, ayant terminé son cours avec une grande distinction, fut ordonné prêtre le 16 février 1786, à Valladolid.

C'est à sa chère patrie persécutée, honnie pour son attachement à la foi catholique et pressurée par l'insatiable avidité de ses grands propriétaires qu'il voulut porter d'abord les consolations de son ministère. Il revint donc au pays natal avec un enthousiasme ineffable, avec un cœur débordant du désir de faire le bien à ses concitoyens et d'améliorer, selon ses moyens, leur condition sociale. Tous les maux que faisait peser sur les infortunés mon-

(2) Il existe un statut de la Reine Anne (fille de Jacques II, qui devait connaître l'attachement des catholiques à sa famille), qui défend aux sujets de l'Eglise Romaine d'envoyer leurs enfants aux pays étrangers pour y recevoir l'éducation. Un autre statut, en 1710, leur défendait d'avoir des instituteurs ou des institutrices de leur croyance. Beaucoup d'autres lois de ce règne sont entachées de mesures tyranniques de ce genre. C'était la liberté de conscience de l'Angleterre à cette époque. Et, avec pareil bagage, on visait à se faire passer pour tolérant. On osait le proclamer !

tagnards la prodigalité de seigneur licentieux qui les épuisaient pour aller soutenir, dans les grandes villes, une vie toute de dissipation et d'orgies, se présentaient continuellement à son esprit. Pour y remédier, il s'imposa les travaux et les sacrifices les plus considérables, et sa vie toute entière ne fut qu'une longue carrière d'abnégation et de dévouement.

Il ne sera pas hors de propos de consigner ici le témoignage d'un écrivain peu favorable aux catholiques, pour nous mettre à même de mieux connaître les causes des maux qui pesaient en Ecosse, sur les enfants de la vraie Eglise :

“ Par des actes de violence, que rien ne saurait justifier, par des émeutes que fomentaient les agents d'une autorité injuste et dérisoire, le catholique Ecossois se trouvait, dans son pays, livré sans défense aux insultes et aux violences incessantes des factieux. Sa vie n'était plus qu'un tissu de douleurs et d'ignominies qui l'obligeaient, après des années de déboires et d'amertume, d'abandonner le sol paternel à des hommes vils et sanguinaires. Volés, pillés, traqués, au nom d'une loi injuste et vexatoire, sous prétexte de payer des amendes énormes, et soumis à des peines corporelles, en vertu d'une législation de nature à faire frissonner d'horreur, les malheureux catholiques n'obtenaient d'adoucissements à leurs maux qu'en s'exilant du sol remué jadis avec affection par leurs pères et d'où l'ingratitude et les infamies des prodiges éhontés et des apostats fougueux les éloignaient, à force de manœuvres indignes et d'atrocités incroyables. Les détails des calamités sans nombre, suscitées par des tyrans armés du pouvoir, démontrent évidemment les sales intrigues, les basses menées, les cruels procédés auxquels avaient recours ces brigands titrés, qui dépouillaient les individus, après avoir spolié les églises et les monastères, qui bouleversaient un pays et échangeaient à leur gré la foi de ses habitants. Les pages de l'Histoire de la Réforme sont toutes rouges de sang humain ! (Voyez COBBETT, FULLARTON et autres.)

Les propriétaires du sol, en Ecosse, devenus riches, arrogants, turbulents après la mutation de ce qu'ils appelaient l'ancien système, quittèrent les montagnes où ils avaient mené une vie sobre et paisible ; et, au lieu des occupations si lucratives et si douces de la vie agricole, s'adonnèrent aux professions dans les villes, ou prirent service dans les armées ou dans la marine. Ces propriétaires sans entrailles se montrèrent encore plus licentieux et plus cupides lorsqu'ils eurent lâchement cédé aux vues du monarque dissolu d'Angleterre qui les dota des biens des églises et des monastères en retour de leur honteuse apostasie.

Cependant, le sol délaissé, dédaigné par les seigneurs, ne donna

plus ce qui avait suffi aux désirs si peu ambitieux et aux besoins si restreints de ses anciens maîtres. Bientôt le peuple en souffrit. En sortant de la gêne, prétendue féodalité catholique, il connut d'autres misères et dut tomber bientôt dans l'abrutissement des mœurs.

La plupart des grands seigneurs semblaient n'avoir quitté l'ancien ordre de choses que pour déchoir de la hauteur de leur rang et pour se souiller par les plus viles passions en se laissant dominer par les plus mauvais instincts. Ils paraissaient vouloir abrutir leurs censitaires par les mesures les plus compromettantes pour leur nom et pour leur condition, pour se dédommager de se voir déchus des droits si respectables qu'ils avaient exercés jusque là, et pour se venger de l'isolement où leur fanatisme les tenait en éloignant de leurs manoirs la population fidèle à la foi de leurs ancêtres.

Dédaignant de s'enrichir au moyen des revenus de leurs propres fiefs, par des économies et par des profits lents et proportionnés aux moyens des producteurs, ils obligèrent leurs censitaires à chercher leur subsistance au-delà des montagnes, puis affermèrent à des taux exorbitants de grandes portions de ce sol que leurs pères avaient défriché. Ces locataires étrangers se montrèrent exigeants et sévères dans leurs prétentions hautaines envers les moins fortunés et parfois injustes et cruels envers leurs subordonnés auxquels on refusait impitoyablement la plus petite portion de terre à titre de ferme.

De fertiles et grandes vallées, que jusqu'alors on voyait couvertes de riches moissons et de troupeaux : des hameaux, des villages autrefois peuplés, pleins de vie et d'activité, étaient laissés déserts et abandonnés.

Un grand nombre de montagnards perdirent bientôt l'attachement et le dévouement qu'ils avaient montrés à leurs anciens chefs et conçurent pour leurs nouveaux seigneurs, si égoïstes et si hautains, un mépris profond et haineux. Abandonnant une patrie qui les traitait en marâtre, ils cherchèrent sur une terre étrangère un asile plus profitable et plus digne de leur affection. Des milliers de familles émigrèrent aussitôt qu'elles purent le faire et envoyèrent à leurs infortunés compatriotes, repoussés du pays de leurs ayeux, les rapports les plus avantageux sur les terres où ils s'étaient établis.

Bientôt les seigneurs s'aperçurent des suites ruineuses de l'expropriation du sol ; mais, poussés par le besoin d'affermir de larges portions de terre au même fermier, pour se procurer, sans trouble aucun, de larges revenus et de nouvelles jouissances, ils

ne voulurent pas abandonner un système qui les payait bien sans les importuner en aucune façon. Aussi, comme conséquence, on vit de nouveau la population s'éloigner en masse de cette contrée inhospitalière et chercher refuge aux Etats-Unis et dans les colonies anglaises de l'Amérique, pendant qu'un grand nombre d'autres, de leur côté, allèrent grossir la foule des prolétaires et se perdre dans la démoralisation des grandes villes.

Peuple catholique des montagnes d'Ecosse, sois béni ! Pieux et vrais enfants de l'église catholique, comme les enfants de la verte Erin, vous êtes une des gloires de la vraie Religion. Vous, à qui on refuse même de vivre de votre travail, vous qu'on exproprie barbaquement et qu'on veut éloigner du sol que vos pères ont fécondé de leurs larmes et de leurs sueurs, comme des objets nuisibles et malfaisants, consolez-vous, vos douleurs vous rendent chers à l'église de Dieu ! Oh ! le ciel ne permet assurément de tels excès d'oppression que pour montrer l'héroïsme des vertus qu'alimente au cœur de l'homme la religion divine. Pareilles épreuves (si inouïes, si étranges, qu'elles seront pour les âges futurs matière de doute) brisèrent alors de douleur l'âme de vos enfants, mais elles édifièrent, elles consolèrent les peuples qui s'honoraient d'appartenir à la même foi religieuse, à cette église qui savait inspirer à ses enfants tant de dignité dans le malheur, tant de grandeur dans le martyre et tant de constance dans des épreuves si prolongées.

Comme on le voit, les choses avaient bien changé dans cette pauvre Ecosse, autrefois si catholique ! Avant que la religion prétendue réformée eût étendu jusque-là ses violences, ses atrocités et ses ruines, on y comptait deux archevêchés : Saint-Andrew et Glasgow, et onze évêchés : Aberdeen, Brechin, Caithness, Dunkeld, Dunblane, Moray, Ross, Orkney, Galloway, Argyle et Isles. Le pays était divisé en mille paroisses et possédait environ deux cents établissements religieux tels que couvents, monastères et abbayes. Outre plusieurs cathédrales, on y trouvait trente-trois collégiales et un grand nombre d'églises ordinaires répandues sur tous les points de ce vaste territoire. Trois universités y étaient établies, l'une à Glasgow, une autre à Edimbourg, la troisième à Saint Andrew ; et, au moment où l'heure fatale de la réforme sonna, un quatrième établissement de cette importance allait être fondé à Edimbourg, à l'aide d'un legs fait par l'évêque d'Orkney, Monseigneur Reid. Il y avait en outre un grand nombre d'écoles élémentaires dans les principaux centres ; et, au delà de quarante hopitaux, disséminés dans le royaume, témoignaient hautement des sentiments bienveillants et des dispositions charitables de cette

belle nation écossaise, si renommée dans l'univers entier par son intelligence, sa bravoure, sa piété et ses bonnes mœurs.

Tous ces faits prouvent suffisamment la position florissante dans laquelle se trouvait la belle église d'Ecosse avant la Réforme. La religion, la charité et la science s'étaient donné la main pour assurer le bien-être moral et matériel des enfants du sol et pour placer le pays au rang qu'il devait occuper parmi les nations catholiques de l'Europe. Tout le monde y vivait en paix dans une heureuse conformité de sentiments et de vertus. La providence répandait ses bienfaits profusément, et le hardi chasseur des montagnes, comme le paisible habitant de la plaine, liés ensemble par une même pensée religieuse et patriotique, vivaient contents et satisfaits dans le calme, la paix et la pratique des vertus les plus pures, se rappelant avec orgueil les gloires de leur patrie, l'héroïsme de leurs ayeux et les luttes sanglantes des siècles précédents quand les vaillants guerriers écossais combattaient, comme des chevaliers sans peur et sans reproche, pour l'honneur de leur drapeau et la défense de leur liberté.

Pendant plus de deux cents ans que dura cette persécution odieuse, la foi catholique fut sauvée en Ecosse d'une manière miraculeuse. Une tyrannie, dont la violence surpassait celle dont étaient animés les empereurs romains, s'acharnait à déraciner dans le cœur de ce peuple plein de foi jusqu'aux dernières traces de la croyance de leurs pères. Les prêtres qui continuaient l'exercice de leurs devoirs étaient pourchassés, traqués partout comme des bêtes fauves ; et, quand ils étaient arrêtés, on les jetait dans des cachots infects, comme s'ils eussent été de grands criminels d'oser enseigner le symbole de la vraie église, et d'agir selon les dictées de leur conscience. Plusieurs moururent dans ces donjons pour la cause de l'église. C'était seulement la nuit, dans des réduits obscurs et isolés qu'ils célébraient les saints mystères et pouvaient administrer les sacrements de l'église à leur troupeau affligé.

Cependant, en dépit de tous les efforts du protestantisme, en dépit de toutes les violences et de toutes les vexations de la plus atroce tyrannie, le peuple ne se laissa pas séduire et continua d'être fidèle à l'église catholique. Les chefs des clans montrèrent presque partout le même attachement à la foi de leurs ancêtres et protégèrent avec beaucoup d'énergie et de vigueur les populations qui vivaient sous leur protection. On assure même que dans Moirdart il ne fut jamais construit d'église protestante ; et, que de mémoire d'homme, on ne connut jamais de protestants dans le district. On peut dire la même chose du district de Knoydart dans le comté d'Inverness.

La noble famille des Huntley rendait aussi de grands services aux catholiques ainsi que plusieurs des grandes familles du district d'Aberdeen et de Dumphries. Ces actes d'hommes courageux, consolait l'église des défections qu'elle éprouva plus tard dans d'autres parties de l'Ecosse où les catholiques, plus abandonnés peut-être, finirent par succomber devant les embûches et les séductions de leurs ennemis.

L'Archevêque Hamilton, mort en 1571, fut le dernier des évêques d'Ecosse après l'établissement de l'église réformée. Il s'écoula ainsi plus de cent-vingt ans avant qu'un nouveau pasteur vint braver de nouveau la furie des ennemis de l'église et prendre la direction d'un troupeau délaissé mais fidèle. Ce fut le révérendissime N. Nicholson qui le premier eut cet insigne honneur. Consacré à Paris, il se hâta de prendre possession de son siège et eut à subir toutes sortes de persécutions de la part des anglicans alors tout-puissants dans ce pauvre pays. Depuis cette époque au delà de vingt-deux évêques se sont succédé sans interruption au milieu des catholiques de cette partie du Royaume-Uni, et ont réussi par des travaux incessants à améliorer le sort de leurs ouailles et à leur obtenir le libre exercice de leur religion au milieu des sectes différentes qui se disputaient et se disputent encore la direction des âmes chez une nation autrefois si catholique et si dévouée à l'église.

Les deux principales divisions religieuses dominantes en Ecosse sont maintenant les catholiques et les presbytériens. On y trouve encore néanmoins quelques épiscopaliens, surtout parmi la noblesse et même un certain nombre de méthodistes et d'anabaptistes. Toutes ces dénominations ont leurs églises et leurs pasteurs et vivent en paix à côté des catholiques qu'elles ont appris à estimer et à respecter. Les vertus de ces derniers, leur attachement à leurs devoirs, leur modération et leur charité dans les relations sociales, leur exactitude et leur probité dans les affaires, en ont fait l'ornement et la gloire de leur pays. Heureux de jouir en paix de ces précieux avantages, ils ne demandent qu'une chose à la providence, c'est de leur accorder à l'avenir la même protection et les mêmes faveurs et de leur faire obtenir, en outre, la plénitude de tous leurs droits de catholiques et de citoyens dont quelques-uns leur sont malheureusement encore opiniâtrement refusés.

II

Au début de sa carrière sacerdotale, le jeune abbé Macdonell fut placé à Braës-of-Bradenoch (*Aux côteaux de Bradenoch*), pauvre hameau dans Alvic. L'arrondissement fort montagneux de Lochaber, Laggan, Kinguissie, à quatre lieues de Laggan, Tinborn et autres modestes villages du fertile comté d'Inverness, où prévalent toujours la langue et les mœurs des anciens Gaëls, étaient sous ses soins. Peu après, il fut envoyé, mais pour quelques temps seulement, dans le district de Glengary (1), situé aussi dans le comté d'Inverness.

Partout il retrouve ses infortunés concitoyens accablés de vexations et condamnés, sous un climat humide et brumeux, à remuer une terre féconde mais rocailleuse au profit de *land-lords* exigeants qui, comme d'insatiables vampires, soutirent le plus possible du pauvre fermier. Nous n'avons plus d'expressions pour rendre son incomparable douleur à la vue des privations navrantes de tant de victimes.

Les angoisses redoublaient encore quand il voyait ses pauvres compatriotes dépossédés du patrimoine si exigüe, si peu productif, qu'ils avaient fait valoir pendant bien des années au profit d'autrui, et leur habitation, le toit de leurs vieux pères, servir d'abri aux animaux, pendant que les enfants et les vieillards allaient languir et expirer sur la grande route !

Les écrits du temps en font foi. On laissait les fermiers sur le grand chemin, fussent-ils vieux, usés avant le temps, amaigris, sans abri, sans ressource, entourés de jeunes enfants nus, émaciés et flétris par la misère et par les chagrins. Que devenaient-ils ? Où allaient-ils ? Les uns mouraient en priant pour leurs enfants et pour leurs bourreaux, les autres mouraient en proférant une dernière malédiction contre leurs persécuteurs (*Fullarton*, Tom. I, page 788). La compassion généreuse se range toujours du côté du proscrit. Il ne s'en trouvait pas néanmoins chez les *land-lords*, ni dans l'âme de leurs agents féroces. Les cœurs qu'inspire la haine n'abritent pas la compassion. Les beaux sentiments n'y ont jamais accès.

Cependant, le jeune prêtre allait de famille en famille ; aux uns il portait des paroles d'encouragement ; aux autres il faisait espérer un meilleur avenir. Il distribuait aux plus faibles, aux plus affligés les secours qu'il avait prélevés sur l'indigence des autres.

(1) Glengary se compose de *Glen*, *Fallée*, en Gaëlic, et de *Garry*, rivière — "La vallée de la rivière." La vallée de Glengary est fort belle.

Les consolations ne peuvent pas, néanmoins, toujours durer devant la faim qui presse, devant l'avenir effrayant qui se présente au père de famille dépouillé de tout ; et les aliments sont bien vite épuisés au milieu d'une multitude, surtout quand le malheur et la barbarie multiplient les nécessités.

M. l'abbé Macdonell n'oublie pas, au milieu de tant de maux, qu'il est le pasteur, c'est-à-dire le père, de tous ces infortunés. Il va, vient, conseille, s'agite, se multiplie pour satisfaire à toutes les exigences. Un jour il annonce à ce pauvre peuple qu'il a en vue un projet qui leur donnera du pain, si on s'entend pour l'exécuter, si on lui prête un concours unanime. Le généreux prêtre s'offre de descendre des montagnes aux villes manufacturières, afin d'y chercher de l'emploi pour eux ; puis, de revenir aussitôt, s'il a eu quelque succès. On peut dire que la providence voulait donner encore une lueur d'espoir et de salut à ceux que le monde accablait de tant d'infortunes.

Quelle position pour un prêtre, voyager à pied, au loin, sans argent, sans influence—et surtout pour un prêtre persécuté, honni pour sa foi ! Comment traversera-t-il cette population hérétique, acharnée à sa perte et qui trouve la prison et le gibet trop doux pour un catholique ? Car on le sait, on avait accumulé dans ces jours-là sur les enfants de la vraie église tous les châtimens et toutes les flétrissures des lois cruelles que l'intolérance et le fanatisme avaient dictés. Quelle époque pour un peuple que celle où il lui faut renoncer à ne plus rencontrer de commisération chez une partie de ses compatriotes, où il doit abandonner tout espoir d'obtenir justice !

Comptant toujours sur le ciel, qui ne délaisse jamais celui qui se dévoue au bien du prochain, M. Macdonell se rendit au printemps de 1792, à Glasgow, pour chercher dans les manufactures de cette ville de l'emploi pour son pauvre troupeau.

Glasgow était alors un des grands centres du commerce de la Grande-Bretagne. Les marchands, actifs et entreprenants, agrandissaient encore les relations d'affaires dont leurs devanciers avaient établi les bases dans les colonies de l'Amérique du Nord. C'est vers cette époque que Charles McIntosh ouvrait ses immenses établissemens où se fabriquaient tant de substances chimiques colorantes, si recherchées par les ouvriers en cotons, en indiennes, etc. Broddy venait de donner plus d'extension à ses manufactures de cordages. Les poteries de Kidston, les verroteries etc., employaient des centaines d'ouvriers ; et les feronneries de Carron, de Dunlop, de Dixon, de Shorts et autres y alimentaient un grand nombre de travailleurs. La population de cette ville dépassait alors

un peu cinquante mille âmes et s'est considérablement accrue depuis.

Quoiqu'il en soit, après bien des démarches, M. Macdonell réussit à obtenir de l'emploi pour plus de huit cents personnes. Il retourna, le cœur plein de joie, au milieu de ses chers montagnards dont plusieurs étaient déjà morts de faim. Il leur fait part de ses succès, de ses espérances et les induit à se conformer à ses vues. Il les engage à se contenter du modique salaire qu'on leur offrait. Il leur rappelle les précautions auxquelles il leur faudrait s'assujétir pour ne pas compromettre leur foi, pour ne pas exciter les rancunes des hérétiques. Il leur expose les restrictions pénibles, les gênes multipliées auxquelles ils devront se condamner dans une ville où l'hérésie, activée par le fanatisme le plus grossier, fomenté les passions les plus acharnées contre le Christ et contre les siens.

La fureur des révolutionnaires, à la fin du siècle dernier, avait tout saccagé à Glasgow. Une loi qui autorisait, qui encourageait les démolitions en grand des édifices du culte catholique, fut sanctionnée par la législature (Voy. SPOTTISWOOD). Les écrivains du temps relatent les circonstances atroces qui accompagnaient les dévastations des églises et des maisons des prêtres ; ils nous montrent la basse classe jalouse de servir et même de surpasser en démonstrations sauvages et en procédés cruels les agents soudoyés de l'autorité. Les églises furent rasées au niveau du sol, les bibliothèques et les archives publiques et privées furent brûlées ; tout enfin fut pillé ou brisé, ruiné ou anéanti.

Cette haine contre les institutions catholiques fortifiée, alimentée en Écosse par les intrigues et les excès des fauteurs de la prétendue réforme ne subit aucun ralentissement, aucun répit, grâce aux procédés d'un Knox, d'un Murray et consorts.

C'est au milieu d'une population aussi préjugée que monsieur l'abbé Macdonell dut conduire une partie de son troupeau chéri. Tous pressentaient combien le séjour de cette ville leur serait pénible puisqu'ils ne parleraient pas la langue de ceux qui les emploieraient et qu'ils seraient exposés aux railleries des fanatiques, mais, enfin, le désir de se procurer du pain pour eux et pour leurs familles leur fit surmonter les dégoûts et les amertumes d'un labeur accompli dans de pareilles conditions. Tous se résignèrent courageusement à subir le long martyre que leur valait leur attachement à la croyance de leurs pères. D'ailleurs, disaient-ils, le ciel sera pour nous, puisque nous nous dévouons pour la plus sainte des causes, pour l'honneur de l'église et pour exercer la charité.

Ils auraient mieux fait, diront froidement quelques discoureurs superficiels, de prendre le chemin de l'exil, de se disperser, d'émi-

grer en bandes ou de s'échapper furtivement. Et où auraient-ils été?... Les lois contre l'émigration étaient sévères; et quiconque eût tenté de porter ses pénates ailleurs eût été jeté sur des vaisseaux de guerre pour sa vie. Dans certaines commotions civiles il y a un prix pour toutes les perfidies et une punition même pour les actions indifférentes de ceux que l'on veut tyranniser.

D'ailleurs, peut-on supposer qu'il eût été possible de tenter la fuite, d'émigrer?... Ils ne parlaient que leur *Gaëlic*, ils n'étaient jamais sortis des limites de leurs paroisses (clans). Mais, tous étaient pauvres, sans argent, sans provisions, sans ressources aucunes. Et comment auraient-ils pu s'entendre, organiser en sûreté l'évasion de tant de personnes, de tant de familles à la fois, dans des circonstances aussi difficiles, lorsque l'espionnage était récompensé, salarié, substitué même à l'honneur?... Comment aurait-on pu se rendre secrètement au lieu de l'embarquement sans exciter l'attention des limiers constamment aux aguets?... Comment s'échapper, au milieu d'une population excitée, inquiète, intéressée à dénoncer aux agents de l'autorité les fuyards et leurs complices?... Quels prétextes, quelle justification offrir pour pallier tant de mouvement?... Puis, enfin, ces déserteurs, où se seraient-ils procuré un vaisseau, comment auraient-ils pu se pourvoir en silence de provisions, de meubles, et de tous les effets nécessaires à une nombreuse émigration, et d'un vaisseau monté d'hommes assez discrets, assez prudents pour se déguiser devant des douaniers actifs et vigilants?... A cette surveillance officielle venait se joindre l'espionnage le plus persévérant et le plus minutieux. La délation, dans ces jours sombres, s'appelle d'ordinaire vertu, comme la trahison la plus éhontée, la plus sacrilège même, est décorée du nom fastueux de patriotisme.

Convenons-en, la désertion était une affaire hasardeuse, compliquée, impraticable. Au reste, vers quelle partie du monde aurait-on tenté de faire voile?... La malveillance était partout salariée. On le savait, l'autorité, si pervertie qu'elle était, irritée de la conduite des déserteurs, aurait déchargé son courroux sur leur proches. C'eût été aggraver le malheur des siens que de songer à sûreté personnelle. Quels temps! quelle calamité!...

C'en était assez pour justifier les pauvres montagnards qui suivirent les avis de leur prêtre si sage et si dévoué (1). Ils se décidèrent donc, au nombre de huit à neuf cents, à se rendre à Glasgow pour un temps indéfini, à y habiter silencieusement des bouges

(1) Je tiens ces renseignements de M. l'abbé Dawson du diocèse d'Ottawa, qui me permettra bien de le nommer et de le remercier de tant d'autres informations que m'ont fourni ses prévenances amicales.

sombres et malpropres et à s'y conformer à un genre de vie qui ne devait compromettre personne. On se décida à y vivre dans une étroite union, à y pratiquer les observances religieuses, mais dans le secret, avec mesure et discrétion pour ne pas faire ombre à des fanatiques turbulents ou rapaces dont ils allaient être entourés. On se rappelait constamment pour s'encourager que Dieu fortifie ceux qu'il honore d'une mission.

Z.

(à continuer)

MANITOBA

(suite et fin)

Une église fut érigée, en 1866, à Headingley, et une autre à Winnipeg, en 1868. Aujourd'hui, les Presbytériens ont plusieurs congrégations, dans le N.-O.; entre autres, à Kildonan (la Grenouillère), la Petite-Bretagne, Headingley, Winnipeg, prairie du Portage, etc.

Ce ne fut qu'en 1868, que les Wesléyens furent représentés, à la rivière Rouge, dans la personne du Rév. George Young, celui-là même qui assista Thomas Scott, fusillé le 4 de mars 1870, par ordre du gouvernement provisoire. M. Young a fixé sa résidence à Winnipeg; ce qui ne l'empêche point de desservir plusieurs autres missions wesléyennes de la terre Rupert.

Depuis que le Nord-Ouest est passé des mains de la compagnie de la B. H., à celle du gouvernement fédéral canadien, les affaires civiles, commerciales, politiques et religieuses y ont pris un nouvel essor. Les renseignements donc que j'ai recueillis en 1873 et tels que je viens de les écrire, ne sauraient s'appliquer à une époque postérieure à 1869. L'histoire du N.-O., à partir de cette année 1869, serait intéressante, à plusieurs points de vue, et ferait voir quel avenir est réservé à ce pays de prairies.

QUELQUES MOTS DES CHEFS DE L'INSURRECTION DE 1869-70.

Ces chefs, ainsi que tout le monde le sait, sont : MM. John Bruce, Louis Riel, Ambroise D. Lépine et O'Donahoe. Dans l'esquisse que je vais donner de ces hommes, je n'entends point toucher à leur politique, laissant à l'histoire *impartiale* le soin de les juger suivant leur mérite respectif.

JOHN BRUCE.—Quoique son nom soit purement écossais, John Bruce est, cependant, métis français et ignore complètement l'anglais. Il paraîtrait que son trisaïeul ou bisaïeul était né en Ecosse. Quoiqu'il en soit, ce rejeton de l'Ecosse est entièrement francisé, et pourrait dire, au besoin : " Qui aime bien son pays, n'a pas besoin d'aïeux " ; car il ne tient pas plus à sa lignée écossaise qu'il se soucie de l'an 14. On sait qu'il fut le premier président du gouvernement provisoire de 1869-70. Suivant lui, il aurait résigné, peu de temps après avoir été nommé, " parce que le Père Ritchot et Riel voulaient pousser les choses trop loin, et amener les métis à la révolte à main armée." Suivant ses amis d'alors, aujourd'hui ses adversaires politiques, il aurait été forcé à *la résignation*, " vu son manque complet d'énergie." Dans tous les cas, je ne vois pas pourquoi on l'avait choisi ; car, outre son peu d'instruction, il n'a nullement les qualités requises d'un chef, dans des temps aussi orageux que ceux de 1869. Bruce est plutôt fait pour intriguer dans l'ombre que pour agir ouvertement : il n'a pas toujours le courage de son opinion et peut, au besoin, souffler le chaud et le froid, sur la même question, pour parvenir à son but. Il est ambitieux et vendrait, pour satisfaire son ambition, ses meilleurs amis. Sur la question épineuse de Manitoba, il a, en vrai caméléon, changé de couleur politique trois fois.

Au physique, Bruce est de haute taille ; l'œil et la chevelure excessivement noirs ; les extrémités petites ; la démarche vive, quoiqu'il soit près de la cinquantaine. A tout prendre, c'est ce que l'on peut appeler un bel homme, si l'on ne fait pas attention à la couleur très-jaune de sa peau, tellement jaune qu'il ressemble à une fouine qui aurait eu la jaunisse.

J'ai eu occasion de m'apercevoir que John Bruce est couard et semble avoir plus de disposition dans une bagarre, à s'esquiver qu'à risquer sa peau ; et, comme tous les poltrons, il est très-brave en l'absence de l'ennemi. Il est catholique romain, ce que l'on pourrait appeler à *gros grains*. Son métier est celui de menuisier et charpentier, et il excelle, dit-on, dans ces deux métiers. Il lit beaucoup et suit attentivement la politique, en général, et surtout celle de son pays. Il est marié et père d'une nombreuse famille. John Bruce, quoiqu'il prenne son " filet ", est généralement tempérant. Enfin, c'est un homme qui, par ses nombreuses tergiversations, a perdu son avenir, dans Manitoba même. On pourrait peut-être se servir de lui comme d'un instrument, mais, quant à se fier à lui, la chose est littéralement impossible.

LOUIS RIEL.—Le deuxième président du gouvernement provisoire de 1869-70 est doué de beaucoup plus d'énergie que son pré-

décèsseur, John Bruce. Il a, d'ailleurs, l'avantage de l'instruction sur celui-ci, ayant fait presque tout un cours classique dans un de nos collèges. Il est bon orateur et passable écrivain. Il connaît bien la langue anglaise, quoiqu'il la parle avec un accent très-prononcé. Différent de Bruce, qui, outre le français, parle couramment deux ou trois dialectes sauvages, Riel ne sait, pour bien dire, que la langue française. Il est vrai qu'il n'a que très-peu de sang sauvage dans les veines. Son père, mort il y a plusieurs années, était meunier. C'était un véritable Normand pour la chicane, et son fils est, dit-on, très-colère, quoique ce penchant paraisse peu, Riel pouvant, quand il le veut, cacher ses plus grandes émotions. Ses amis, comme ses ennemis, font à Louis Riel la réputation d'homme tempérant. Il est brave, courageux, et il est fait par son éloquence de tribune pour plaire aux masses. Il faut lui rendre la justice de dire que, pauvre avant l'insurrection, il s'est trouvé tout aussi pauvre après, tandis que d'autres en sont sortis les mains bien pleines. Sa famille demeure à St. Vital, six ou sept milles en haut de St. Boniface. C'est là que j'ai vu sa vieille mère et ses sœurs, dans une maisonnette de bien pauvre apparence. Sa mère m'a fait l'effet de ressembler à la *Mater dolorosa* du *Stabat*. Ses sœurs sont grandes et ont l'œil noir de toutes les métisses. L'une d'elles, Mlle Octavie, est, sans contredit, la plus belle de toutes les filles que j'ai vues à Manitoba.

Je n'ai vu Louis Riel qu'en passant : c'était à St. Paul, Minn., au commencement de juin 1874. Il m'a paru être d'une taille au-dessus de la moyenne. Il n'y a chez lui aucun vestige du peu de sang sauvage qui court dans ses veines : il est blond et a la chevelure frisée.

Louis Riel, qui est catholique romain, a la réputation d'être très-dévoit : sous ce rapport, il est métis.

La fortune a fait beaucoup pour cet homme, et la grande majorité de ses compatriotes le considèrent comme étant le premier et le plus vaillant défenseur de leurs droits méconnus. Il n'y a pas de doute que, après l'expiration de son temps d'exil du pays, Louis Riel revienne à la surface ; car il aura toujours de son côté un fort parti politique, en dépit de tout ce que l'on pourra faire et dire au contraire du deuxième chef du gouvernement provisoire de Manitoba.

AMBROISE DIDYME LÉPINE.—L'adjudant général du gouvernement provisoire de 1869-70 est le plus beau type d'homme que l'on puisse voir. Il est d'une taille d'au-dessus de six pieds et bien proportionné ; il est métis quarteron et tout, chez lui, annonce une force herculéenne et une grande agilité. Il est gai, affable, hosi-

talier : sa femme, qui est quarteronne, est une jolie personne qui ne cède en rien à son mari, sous le rapport de l'amabilité et de l'hospitalité. A. D. Lépine est ce que l'on peut appeler un " bon vivant," un bon compagnon de voyage, et un homme dévoué à ses amis.

Comme presque que tous les hommes doués d'une force supérieure, il est difficile de le faire mettre en colère. Il est très-intelligent, mais n'a pas eu l'avantage de pouvoir s'instruire : il lit et parle français et plusieurs dialectes sauvages, et, quant à l'écriture, il ne sait que signer son nom. Il est le seul des chefs de 1869-70, qui soit demeuré à Manitoba, après l'insurrection. Il n'a point voulu fuir, comme les autres, et il a attendu, de pied ferme, les événements chez lui, à 5 milles en haut de St. Boniface. Une preuve qu'il était bien décidé à rencontrer son sort, c'est que les hommes qui l'on arrêté, à sa demeure, ont été reçus avec la plus grande politesse, quoiqu'il eût pu les assommer chacun d'un seul coup de son poing terrible, et qu'il eût tout un arsenal, dans la chambre même où il a été arrêté. Il a poussé la longanimité jusqu'à permettre à Dupont, un échappé de Toulon, que le procureur-général Clarke avait pris sous sa protection, de lui mettre les menottes, avant d'arriver à St. Boniface.

Moins violent que Riel, ayant d'ailleurs, l'avantage de savoir plusieurs langues sauvages, doué d'une force et d'une taille imposante, A. D. Lépine serait devenu chef du gouvernement provisoire, s'il eût été mieux favorisé sous le rapport de l'instruction. Comme tous les métis, l'ex-adjutant-major *prend la goutte*, mais rarement à l'excès.

Il est catholique romain ; mais, quoique sincère dans ses sentiments religieux, sa religion n'est pas aussi démonstrative, aussi bruyante que celle de plusieurs autres.

M. Lépine, qui peut avoir 45 ans, se mêlera-t-il encore à la politique de son pays ?... J'ai peine à le croire. Justement dégoûté du passé, il reprendra ses occupations ordinaires, aussitôt qu'il sera libre : il vivra heureux encore, au milieu de sa famille qu'il semble affectionner beaucoup et dont il est tendrement aimé.

O'DONAHOE.—Comme l'indique assez clairement son nom, O'Donahoe (ou O'Donaghue) est d'origine irlandaise. A l'époque où commencèrent les troubles de 1869-70, il était étudiant du collège de St. Boniface : il se préparait à entrer dans les ordres de la prêtrise. Son humeur belliqueuse se réveilla aux premiers jours de l'insurrection, et, jetant aux orties sa défroque, il alla se placer sous la bannière des insurgés. L'acquisition de cet homme au parti des mécontents leur était plutôt préjudiciable qu'avantageuse.

O'Donahoe est ce que les français appellent un *cerveau brûlé* ; un de ces hommes qui ne raisonnent pas, qui ne voient rien autre chose que leur haine aveugle ; un de ces pourfendeurs terribles, qui se serait volontiers chargé de manger tous les anglais de la création, quitte à en mourir ensuite ; un de ces écervelés qui compromettent toutes les causes auxquelles ils appartiennent, ou qui, comme les harpies, salissent tout ce qu'ils touchent. Pour nous servir d'une expression vulgaire, O'Donahoe était un casseur de vitres. C'est lui qui arbora le drapeau fénien sur les tours du fort, en dépit des remontrances des autres chefs. En un mot, O'Donahoe fit plus de tort que de bien à la cause qu'il voulait servir, et à l'heure du danger il sut s'éclipser à la façon des lâches. Il fait l'école quelque part sur la frontière du Dacotah ou du Minnésota. Comme je n'ai point vu ce mangeur d'anglais, je ne puis donner son portrait au lecteur.

LA CHASSE AUX BUFFLES.

“ Il y a 60 ou 70 ans, me disait un vieux chasseur, les buffles venaient à une cinquantaine de milles seulement du Fort Garry.” Ils ont ceci de commun avec les sauvages : ils reculent devant la civilisation. Peu d'années après, le chasseur devait aller jusqu'à la vallée de la Siskatchouanne ; aujourd'hui, le buffle ne se trouve plus qu'an pied des montagnes Rocheuses, et prochainement, au grand chagrin des sauvages et des métis, il aura entièrement disparu, ainsi qu'il a disparu de la prairie de l'Illinois.

Les chasseurs de la rivière Rouge partent par détachements de 2 ou 3 familles et se réunissent ordinairement à la prairie du Cheval Blanc ou dans les environs. Avant de se mettre en route, en une seule caravane de 2 à 300 charrettes trainées par des bœufs et aussi par des chevaux qui ne sont point dressés à la chasse (ceux qui sont dressés à la chasse servent de monture aux chasseurs), on établit par vote public et verbal les officiers de caravane et de camp. On élit d'abord un capitaine général, puis un guide. Le capitaine général désigne plusieurs chasseurs devant servir comme sous-capitaines et remplir d'autres fonctions indispensables à la bonne discipline de la caravane et du camp. Le guide est le seul officier en charge de toute la caravane ; c'est pour ainsi dire, le pilote qui indique la route à suivre et où il y a plus de chance à rencontrer le buffle et trouver de l'eau ; il indique aussi les lieux de campement. Une fois ces endroits choisis, il s'efface pour faire place au capitaine général, qui a le droit d'expulser du camp et même de faire mettre à mort tout chasseur qui refuserait d'obéir à ses

ordres. C'est lui qui préside à la formation du camp, et qui donne le signal du départ pour la chasse. Les sous-capitaines veillent tour à tour à la garde du camp, se relevant de deux heures en deux heures. Toutes ces précautions ne sont pas inutiles dans un pays où l'on est exposé à chaque instant à être surpris par quelques tribus ennemies. Enfin, tout se passe avec une régularité militaire admirable.

On campe généralement comme suit :

Tous les soirs, on forme avec les charrettes un vaste cercle, ne laissant qu'une entrée par laquelle sortent et entrent les sous-capitaines. Dans cette enceinte, on place les chevaux et les bœufs, afin d'éviter qu'ils ne soient enlevés par l'ennemi, ou qu'ils n'aillent s'égarer sur la prairie. Si l'on campe dans le voisinage d'un troupeau de buffles, il n'est permis à *qui que ce soit* de décharger aucune arme à feu. Au milieu du camp est placé le foyer qui sert à réchauffer les chasseurs en hiver, et à chasser les moustiques en été. Lorsqu'il pleut, les chasseurs couchent sous leurs charrettes, et lorsqu'il fait froid, ils se couchent tous autour du foyer, ayant soin de se tenir les pieds au feu, et ayant, pour s'abriter du froid, une ou deux peaux de buffle. On punit le plus souvent les infractions aux règlements du camp par l'imposition d'amendes dont la valeur est partagée entre tous les hommes de la caravane.

LES CHARRETTES, ce véhicule de la prairie mérite une description spéciale. C'est une espèce de tombereau du Canada, tous faits de la même manière, de sorte que celui qui voit une charrette métisse a vu toutes les autres. Elles sont construites *invariablement* de bois. Vous n'êtes pas capable d'y trouver un seul clou, un seul bout de ferrure, et, chose étonnante, elles sont aussi solides que nos charrettes canadiennes. Les seuls outils nécessaires à ce genre de carrosserie sont une hache, une égohine, une tarière, et ce que les Acadiens nomment un *couteau à deux manches* et les Canadiens une *plaine*, au lieu de *plane*. Le Métis, assis, le brûle-gueule à la bouche, sur sa charette trainée par un bœuf ou son petit cheval de prairie, est aussi indépendant que l'empereur de Chine dans son palanquin. Tous les porteurs de brevets d'invention pour le graissage des essieux ne feraient point fortune parmi les Métis ; le moyeu et l'essieu, frottant l'un contre l'autre, peuvent crier tout à leur aise. On peut imaginer, d'ici, l'horrible cacophonie de deux ou trois cents charrettes criant toutes ensemble sur la prairie. Ces caravanes n'ont nul besoin d'un héraut pour annoncer leur retour : le chant des charrettes suffit, et au-delà.

L'ordre de la marche a aussi sa régularité militaire. Les charrettes dont je viens de parler ne sont faites que pour un cheval ou

pour un bœuf. Toute la caravane se met en route à la file, sauf les chasseurs à cheval qui, tantôt précèdent, tantôt suivent ou se tiennent à gauche ou à droite. Ces cavaliers servent d'éclaireurs et sont sous les ordres du guide. Les charrettes contiennent les femmes, les enfants, les tentes, la batterie de cuisine, etc. La charge est presque toujours de 800 livres pour bœufs et chevaux, et la distance parcourue dans une journée excède rarement 20 milles. Cependant, lorsque le poids de la charge ne va pas au-delà de 500 livres les chevaux de prairie trottent avec cela la plus grande partie du temps, et la distance parcourue est beaucoup plus considérable. Une caravane se divise en brigades de dix charrettes et trois hommes suffisent à chaque brigade. Un de ces trois hommes, qu'on pourrait comparer à un sergent ou caporal, a autorité sur les deux autres brigadiers; mais tous obéissent au guide qui, allant à cheval d'une brigade à l'autre, donne ses ordres et voit à ce que tout se passe régulièrement.

On attelle les bœufs tout comme on attelle les chevaux. On prétend que les colliers les fatiguent moins que le joug. Le bœuf le mieux dompté se place à la tête de la brigade et les neuf autres sont attachés à la suite l'un de l'autre, au moyen d'un cordeau ou longe de 15 à 20 pieds de long. Chacune de ces bêtes de somme porte au cou une clochette attachée au collier.

La traverse des rivières, la construction des radeaux, *quelquefois* nécessaires, etc., entraînent de grands délais; mais, sur la prairie exempte de cours d'eau et de lacs, l'on fait facilement avec des bœufs, 20 milles par jour, et avec des chevaux chargés seulement de 500 livres, 50 et même 60 milles. Comme le foin croît partout en abondance sur la prairie, les voyageurs n'ont nul besoin de charger leurs charrettes de cet article.

La caravane est pourvue d'animaux de rechange, dont le nombre est en rapport avec les difficultés de la route. Si le trajet est pénible, les *relèves* forment un cinquième du nombre total des bêtes de trait: si la route est facile, on ne met qu'un dixième en réserve.

La levée du camp se fait aussitôt que le jour paraît et l'on se met en route immédiatement. Vers midi, il y a halte générale, pour le dîner. Avant de se remettre en marche, on accorde, s'il fait chaud, un repos d'une couple d'heures. Vers les 3 heures, la caravane s'est remise en route pour jusqu'au soir, où l'on campe de nouveau. La grande difficulté souvent est de trouver un endroit où l'on puisse se procurer de l'eau potable.

Buffon a écrit une belle et juste description du cheval: que n'aurait-il pas dit, s'il eût connu le "cheval de prairie" ou "cheval métis," que les anglais ont nommé *indian pony*?

Le cheval de la rivière Rouge est originaire du Texas : il est doux, patient et très-intelligent. Quoique sa nourriture ne se compose, ordinairement, que de foin de prairie, il résiste aux travaux les plus durs, aux marches les plus longues. Plus de la moitié du temps, il passe l'hiver dehors, et l'on sait déjà que l'hiver manitobain est excessivement rigoureux. Ceux qui sont dressés à la chasse aux buffles vont presque toujours le galop, ayant autant d'ambition à atteindre le bœuf sauvage que le chasseur qu'ils portent. Ces chevaux sont petits, mais ils ont un jarret de fer et une haleine inépuisable.

Lorsque le signal de la chasse est donné, les Métis de la caravane sont tous en un clin d'œil sur leurs montures, qui ne portent ni selle ni bride ; au lieu de ce dernier article, on passe une courroie dans la lèvre inférieure de l'animal, et l'un des bouts est attaché quelque part à l'habit du chasseur, qui n'a pas trop de ses deux mains pour l'usage qu'il fait de son fusil. Cette arme est une espèce de carabine de 6 pieds de long, plus ou moins, et qui a une portée considérable. Plusieurs de ces carabines sont montées à l'ancienne manière, c'est-à-dire qu'elles portent un bassinet avec chien et pierre ; mais elles auront bientôt fait place aux armes à feu de fabrication plus récente.

On parle souvent des Arabes et des Mexicains comme étant les meilleurs écuyers du monde. Je suis certain qu'ils ne peuvent surpasser en dextérité et en solidité les chasseurs du Nord-Ouest. Mettant légèrement la main gauche sur le garrot du cheval pour s'aider, le Métis, avec la rapidité de l'éclair, saute sur sa monture, où il est à l'instant *cloué*. Je dis "cloué," car au plus grand galop de son cheval, sans bride et sans selle, sur la prairie sans aucune trace de chemin, le Métis charge, tire et recharge son arme ; et ne craignez point qu'il tombe à terre, il est *cloué* sur sa monture. Si celle-ci butte ou roule dans quelque trou caché au pied du foin, le chasseur ira donner de la tête quelques pieds plus loin, et, si le cheval ne s'est point fourbu dans sa chute, vous verrez, l'instant d'après, le Métis courir encore sur la prairie, excitant son cheval à rejoindre le gros des chasseurs. Ces chutes, quoique fréquentes, sont rarement accompagnées d'accidents sérieux, tant est vif, souple et solide l'enfant des prairies. Les chevaux sont tellement habitués à cette chasse qu'ils vont presque d'eux-mêmes. Aussitôt que le chasseur a chargé son arme, ils partent ventre à terre et ne ralentissent leur course effrénée que lorsqu'il est nécessaire de recharger. S'il est besoin d'arrêter pour quelque cause imprévue, une simple pression du genou suffit.

Ce qui a droit de surprendre, c'est la facilité avec laquelle les

chasseurs reconnaissent, après la chasse, les buffles qu'ils ont tués. Aucun d'eux ne s'arrête après avoir déchargé son arme, et cependant, quelques heures plus tard, chacun reconnaît sa proie; il y a rarement contestation sur ce point.

Le buffle mâle devient dangereux, réduit aux abois et il faut de la prudence, si l'on veut éviter les coups de ses cornes redoutables. Quant à la femelle ou la *vache*, comme la nomment les métis, il est facile de la tuer sans danger. Imaginez, lecteurs, le beau spectacle qu'offre à la vue un troupeau de buffles de plusieurs centaines de têtes suivi avec acharnement par 2 ou 300 chasseurs montés sur des chevaux qui, la crinière flottante, les naseaux en feu, courent comme le vent. Ecoutez tous ces coups de fusil qui se répètent sans interruption; les cris d'encouragement des chasseurs; les beuglements prolongés des buffles épouvantés, fous de terreur ou blessés à mort; les hennissements des chevaux qui ne demandent qu'à continuer, continuer encore, continuer toujours leur course rapide; ajoutez à cela un soleil se couchant sur une prairie sans limite, et dites-moi s'il y a beaucoup de tableaux plus beaux que celui-ci. Le tremblement du sol sous la course furibonde des buffles et des chevaux vous rappelle ce beau vers de Virgile :

“ Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.”

La chasse terminée, les hommes reviennent au camp, attellent les bœufs ou les chevaux de trait aux charrettes et vont à la recherche des buffles qu'ils ont tués. C'est alors que commence la préparation du *pémican* ou chair de buffle, et cette besogne appartient aux femmes et à la marmaille.

Le *pémican* forme une nourriture toute particulière au territoire du N. O. On le prépare, au moins celui qui est destiné au commerce, à la chasse d'été. Après avoir enlevé la peau du buffle, on prend la chair que l'on hache très fin, puis on la sèche, après quoi on la pile ou broie. On mêle à cette viande hachée, séchée et pilée le même poids de graisse de l'animal, que l'on jette toute chaude dans un sac de forme oblongue fait de la peau crue du buffle et dans lequel on a déjà placé la viande. On remue, on secoue longtemps le contenu de ce sac, jusqu'à ce que chair et suif soient suffisamment amalgamés, puis on coud solidement le sac que l'on met de côté pour le marché. Chaque sac forme un poids de 100 lbs. Ce *pémican* est d'un prix incalculable comme provision de voyage. Il se conserve des années si l'on veut, pourvu qu'on le garde loin de l'humidité. Celui qui goûte à la “viande de taureau” (c'est le mot en usage au N. O.) lui trouve une saveur un peu forte, mais on finit bien vite par s'y habituer. Le volume

des sacs dans lequel on met le pémican le rend facile à transporter, sans compter d'ailleurs ses qualités nutritives qui en font un aliment très-substantiel. Le pémican est presque un article indispensable au chasseur de la prairie en hiver. En été, il peut toujours se procurer du gibier en abondance. Le pémican dont je viens de parler se prépare à la chasse d'été et est le seul offert sur le marché. Il y a une autre sorte de pémican qu'on prépare à la chasse d'automne et qui sert de nourriture quand on est de retour dans ses foyers. Il ne contient que la chair du buffle coupée en tranches minces qu'on fait sécher et fumer sans y ajouter la graisse comme dans l'autre sorte de pémican. Les sacs qui renferment la viande du buffle tué l'automne, ne forment un poids que de 60 lbs. et cet aliment pour usage domestique est encore moins savoureux que celui qui renferme le suif de l'animal.

Comme je l'ai donné à entendre plus haut, il y a deux chasses par année, l'une dite *chasse d'été*, et l'autre *chasse d'automne*. Les chasseurs de l'été partent de la rivière Rouge vers le commencement de juin et reviennent à la fin d'août; les chasseurs de l'automne quittent au commencement de septembre et reviennent chez eux en novembre. Parmi ces derniers, plusieurs passent tout l'hiver sur la prairie, où ils font la chasse aux buffles et à tous les animaux à robe fourrée. Souvent un missionnaire est attaché à ces caravanes d'hiver, et il doit se soumettre à toutes les misères de cette vie errante, qui traîne avec elle la faim, la fatigue et les douleurs rhumatismales.

VOYAGES DANS L'INTÉRIEUR EN ÉTÉ ET EN HIVER.

Il y a une autre manière de voyager sur les prairies du Nord-Ouest, et dont je désire dire quelques mots. Ces voyages se font par les missionnaires, qui se rendent dans l'extrême nord, par les agents en chef de la compagnie de la baie d'Hudson qui vont d'un poste à l'autre, par les explorateurs du gouvernement, etc.

Si le voyageur ne va qu'à 100 ou 200 milles de la la rivière Rouge, il voyage à cheval généralement, et parcourt sans difficulté 60 milles par jour. S'il a un bagage lourd, une charrette le transporte. Mais, si le voyageur se rend au "Grand Nord," il adopte la route suivante :

Les vingt milles compris entre le fort Garry et l'embouchure de la rivière Rouge, se font ou à cheval ou en bateau, quelquefois en canot. De l'embouchure on embarque dans un bateau, rarement dans un canot, vu la largeur du lac Winnipeg, qui reçoit les eaux de la rivière Rouge. Ce lac, d'après le professeur Henry Youle

Hind, est à 628 pieds au-dessus du niveau de la mer. Sa plus grande longueur est de 280 milles, et sa largeur de 57 milles, formant une étendue de 8537 milles carrés, avec un rivage de 930 milles. Comme tous les grands lacs, le lac Winnipeg est souvent visité par des tempêtes qui s'élèvent subitement et ont causé plusieurs naufrages. La côte ou rivage n'offre que peu d'endroits propres à se réfugier, dans le cas d'une bourrasque ou d'un gros vent contraire. Les bateaux dont on se sert généralement sont à huit rames et n'ont qu'une voile. Lorsqu'il faut aller à la rame, on s'éloigne peu du rivage et l'on va de pointe en pointe, de promontoire en promontoire ; mais si le vent est bon et bien établi, l'on se tient à une plus grande distance, afin de raccourcir la route. Lorsque le vent est tant soit peu favorable, une semaine suffit pour parcourir toute la longueur du lac ; mais, à la rame et avec un vent contraire, le même trajet peut prendre un mois, durant lequel les moustiques ne vous laissent aucun repos.

Le premier poste que rencontre le voyageur après avoir quitté le fort de pierre, situé à 20 milles du fort Garry, est celui que la Compagnie de la Baie d'Hudson a nommé *Norway-House*.

De *Norway House* le voyageur se rend à *York Factory*, situé sur la baie d'Hudson, ou directement à la *Siskatchouanne* ou au portage la *Loche*. De ce dernier endroit il peut aller à *Athabaska*, aux lacs des *Esclaves* (le petit et le grand), aux rivières des *Anglais* et *Mackenzie*, etc. Cette route présente plusieurs portages et des difficultés bien capables de décourager le voyageur le plus hardi : c'est encore cependant la route la plus avantageuse pour se rendre dans le grand Nord.

En hiver, les voyages sont encore plus pénibles et offrent des dangers plus sérieux ; car si vous avez le malheur de vous égarer ou de ne pouvoir atteindre un poste avant la nuit, vous courez le plus grand risque de périr ou de faim ou froid, en cas de tempête. Pour donner au lecteur une idée exacte des dangers que courent les voyageurs en hiver et de l'inclémence du climat du Nord-Ouest, il me sera permis de raconter ici l'incident arrivé sur le grand lac des *Esclaves*, en décembre 1863, à l'évêque *Grandin*, coadjuteur de *Mgr. Taché*. Je copie de l'ouvrage intitulé "Vingt années de missions dans le Nord-Ouest de l'Amérique," ouvrage que j'ai déjà cité :

"Un événement qui, sans intervention spéciale de la providence, serait devenu une funeste tragédie, marqua le mois de décembre. *Mgr. Grandin*, toujours animé d'une charité si ardente pour ses frères, voulut aller visiter ceux du grand lac des *Esclaves*. Malgré la rigueur de la saison, il se mit en route avec quelques

jeunes officiers de l'honorable compagnie de la baie d'Hudson, qui passaient à sa mission. Arrivé déjà presque au terme du voyage, on se félicitait d'avoir évité les dangers et les misères extrêmes qui s'attachent si souvent à ces courses aventureuses, lorsque tout-à-coup, les voyageurs furent assaillis par une tempête furieuse, une tempête telle que notre aiglon seul sait en causer. La neige, soulevée en tourbillons épais, déroba bientôt la vue du ciel et du rivage que l'on côtoyait à distance. Cette neige balayée de dessus le lac, n'y laissait qu'une glace vive et dure sur laquelle les pieds des voyageurs et de leurs chiens ne laissaient aucune empreinte. Mgr. de Satala (l'évêque Grandin), avec des jambes et des chiens moins agiles que ceux de ses compagnons, resta en arrière, suivi seulement d'un tout jeune homme employé à son service; déjà, les autres voyageurs avaient disparu. Un sauvage qui les guidait, poussé par l'instinct du danger qu'ont tous les enfants des bois, parla d'attendre monseigneur. Ses maîtres saisis par le froid et ne croyant nullement au danger lui commandèrent d'aller en avant.

“ C'en fut fait; monseigneur ne voyant ni compagnons, ni terre et rien au monde, si ce n'est la glace qu'il foulait aux pieds et la neige qui l'aveuglait, se trouva perdu sur cette mer solide. Sa Grandeur erra à l'aventure, jusqu'à ce que ses forces fussent épuisées. Trop fatigué pour espérer réchauffer ses membres, que le froid saisissait déjà, monseigneur confessa son petit compagnon, implora pour lui-même la miséricorde de Dieu, et se résigna à la mort qui lui semblait inévitable. Le reste de chaleur fut dépensé à détacher la couverture liée sur le petit traîneau; celui-ci renversé formait le seul abri contre le vent. Monseigneur s'appuya contre cette faible protection, puis s'enroula de son mieux dans ses couvertures, avec son petit compagnon qui pleurait et ses chiens qui hurlaient de froid. Il attendit là la fin de ses jours ou le miracle qui devait les prolonger.”

Quoique l'extrait ci-dessus suffise pour donner une idée de toute l'horreur de la position d'une personne égarée sur la prairie, pendant une tempête du terrible aiglon de ces pays, je ne puis résister à la tentation de citer encore les quelques lignes suivantes.

“ Dieu nous épargna la douleur que nous eût causée la perte de notre si digne et si aimé coadjuteur. Les froides horreurs de cette affreuse position se prolongèrent pendant les longues heures de la nuit; mais Dieu avait conservé les siens et quand l'aurore commença à poindre, Mgr. de Satala reconnut sa position. Il n'était qu'à une petite distance de la mission où l'on souffrait tant de le savoir en danger sans pouvoir lui porter secours. L'espoir du salut

surexcita le courage de monseigneur et de son jeune compagnon ; ils déployèrent le peu de forces qui leur restaient et se remirent en route. A peine avaient-ils marché quelques instants qu'ils rencontrèrent les employés de la mission qui étaient envoyés à leur recherche. Ces derniers avaient appris le soir que monseigneur, n'étant pas arrivé au fort avec les autres voyageurs, devait s'être égaré. Ils comprirent toute l'imminence du danger et attendaient avec la plus vive anxiété les premières lueurs du crépuscule pour commencer une recherche qui eût été pour eux un danger inutile au milieu de l'obscurité d'une nuit de *poudrerie*. Les pieds de Sa Grandeur commençaient à se geler : les efforts d'une marche pénible y ramenèrent la chaleur et sans autre conséquence désastreuse que de cruelles angoisses, Mgr. Grandin entra dans la chapelle de la mission. Il s'agenouilla au pied de l'autel où le Père Petitot offrait pour lui le saint sacrifice, ne sachant pas s'il devait prier pour le repos de son âme ou pour la conservation de sa vie mortelle."

Les traîneaux à chiens dont on se sert pour voyager dans le Nord-Ouest, ont la forme d'un cothurne ou soulier pointu. Ces véhicules, traînés par deux ou trois chiens, sont ce qu'il y a de mieux dans un pays où les chemins tracés sont rares et le froid d'une rigueur extrême. L'ouverture est justement assez grande pour qu'un homme puisse s'y tenir commodément assis, ayant les pieds et les jambes sous la partie couverte du traîneau qui représente l'avant-pied d'un soulier. Les pieds et les jambes, bien enveloppés dans d'épaisses fourrures, se trouvent entièrement à l'abri du froid. L'autre partie du corps, depuis la ceinture en montant, est découverte, laissant aux deux bras les mouvements nécessaires pour guider les chiens. A l'arrière du traîneau, il y a un espace laissé à découvert et où l'on place le bagage du voyageur, qui, ainsi équipé, fait dans les beaux temps de 60 à 70 milles par jour.

Les chiens domptés pour ce service appartiennent à une race croisée du Nord-Ouest. Ils n'ont point la grosseur de leurs congénères de Terre-Neuve, mais ils ne sont ni moins intelligents, ni moins patients, ni moins fidèles que ces derniers. On ne les maltraite pas avec le terrible fouet, autant que sur la côte du Labrador, quoiqu'on les fustige souvent inutilement. On ne leur donne à manger qu'une fois par jour, le soir. On prétend qu'ils voyagent mieux de cette façon, ce qui n'est pas improbable.

JONGLERIE OU MÉDECINE DES SAUVAGES IDOLÂTRES.

Chaque automne les sauvages font ordinairement ce qu'ils appellent de la médecine, qui n'est autre chose qu'une espèce de

jonglerie au moyen de laquelle ils croient se mettre en rapport avec les esprits. N'est pas jongleur qui veut parmi les sauvages idolâtres ; il faut passer par un noviciat de plusieurs jours avant d'avoir droit au titre de jongleur ou de faiseur de médecine.

Le candidat doit d'abord payer le prix d'initiation ; ce prix est quelque fois d'une valeur assez considérable. Outre cela, il faut qu'il soit reconnu par les adeptes comme une personne éligible à cette haute dignité. Ensuite, le novice doit jeûner plusieurs jours consécutifs ; durant tout le temps que dure son noviciat, il couche sous les branches d'un arbre où on lui a érigé une résidence temporaire ; il doit recueillir précieusement tous les caprices de ses rêves, car il croit que les Esprits qui le visitent alors sont ceux-là même qui lui deviendront familiers plus tard. Durant de longues nuits antérieures à son installation ou réception, le chef des jongleurs, accroupi dans la tente à médecine, instruit son élève. Tant que dure la leçon, un assistant bat le tambour à coups lents, et le bruit monotone de ce tambour, appelé "tambour de la médecine," se continue sans interruption. Le sac à médecine renferme, entre autres articles mystérieux, de petites images de bois considérées comme étant d'une haute importance. Ce sac, objet de vénération, est fait de la peau entière d'un animal sauvage quelconque. Après toutes ces cérémonies et biens d'autres mêlées à une foule de simagrées, de rites ténébreux, de genuflexions et de grimaces ridicules, le jour de réception du candidat approche : il ne reste plus qu'à procéder au grand repas dont le seul mets est de la chair de chien. Cette cérémonie qui a lieu dans une enceinte de branches ou de pieux, dure à elle seule deux ou trois jours, durant lesquels les sauvages accroupis de manière à former un grand cercle, attendent qu'on leur serve leur mets favori. Au milieu de l'enceinte, s'élève sur une ligne droite des pieux aux pieds desquels on a placé de grosses pierres. On fait choix des chiens à offrir en holocauste et on les tue, ayant soin de ramasser le sang dont on se sert pour peindre une partie des pieux et des pierres que je viens de mentionner. Les chiens sacrifiés sont placés sur les pierres où on les laisse jusqu'à la fin de nouvelles cérémonies de la part des jongleurs, puis l'on fait cuire et l'on sert chaud. La viande cuite du chien est écœurante à voir, ce qui n'empêche pas les sauvages de se la passer l'un à l'autre sur un morceau de ferblanc ou sur un copeau, et de la manger avec avidité. Le principal objet de cette fête est la communion avec les esprits, et la réception du ou des novices à l'art de la jonglerie : cette réception accompagnée de plusieurs cérémonies termine la fête.

Les chiens sont très-nombreux parmi les sauvages, et l'on

sait à présent pourquoi. Il ne ferait pas bon pour un *profane* de tuer un de ces animaux qui sont pour le sauvage ce que la vache est aux Indes-Orientales.

J'ai entendu dire par des sauvages chrétiens, qui avaient été idolâtres, qu'ils avaient perdu le pouvoir de parler aux esprits, qu'ils avaient avant leur baptême. Ce que vaut cette assertion, je n'en sais rien. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces jongleurs paraissent exercer un pouvoir, obtenir des résultats qui semblent tout à fait surnaturels.

Entre la baie du Tonnerre et St. Boniface, au portage des 4 milles, j'ai vu pratiquer la jonglerie, et je dois cette faveur toute spéciale à l'officier du poste. Voici en peu de mots, ce que j'ai vu pour la première fois.

Un sauvage était malade, apparemment pris de phthisie. Dans la loge voisine de la sienne on avait éteint tous les feux, et un sauvage, seul dans l'obscurité la plus profonde, battait du tambour et s'accompagnait d'un chant auquel je n'ai rien compris. Dans la cabane du malade celui-ci était accroupi dans un coin et fumait. Près de lui était assise sa femme, et non loin d'eux, sur un feu de branches, brûlait, dans un vase de fer blanc, une espèce de gomme répandant une très-bonne odeur. Au milieu du ouigouam, se trouvait une toile dressée en forme de crinoline très-haute et dont les bouts tombaient jusqu'à terre. Aux parois intérieures de ce cône tronqué étaient accrochés des grelots. C'est dans cette cage d'une nouvelle espèce qu'était installé le jongleur, essayant, par son chant, ses contorsions, ses imprécations et ses malédictions, à chasser le mauvais Esprit passé dans le corps du malade. Quatre sauvagesses accroupies à l'extérieur du cône et à égale distance, répondaient de temps à autre aux invocations du jongleur par les cris deux ou trois fois répétés de *oua! oua! oua! oh! ho!* ce qui me paraissait être l'*amen* d'une prière latine. Quelquefois le jongleur entonnait un chant sourd, guttural, dont les accents devenaient de plus en plus prononcés, ou formant une gamme descendante, finissaient par des soupirs. Après quelques minutes de repos, le jongleur demandait au malade s'il sentait du mieux. Sur la réponse négative de celui-ci il commençait à agiter sa cage d'une manière furieuse, tellement que je croyais à tout instant la voir se briser en pièces. Le son de sa voix enragée et enrouée, unie aux mille sons des grelots, et le cri *oua! oua! oh! ho!* des quatre sauvagesses, donnait à cette cérémonie un air vraiment cabalistique. Ce trémoussement furibond et les mêmes accompagnements se répétaient chaque fois que le malade déclarait ne pas ressentir de mieux. Mon cicérone me dit que tout ce tapage était

causé par la lutte du jongleur avec le mauvais Esprit, en essayant de le faire sortir du corps du malade.

Vers 2 heures du matin, ennuyé de voir toujours la même cérémonie se répéter, et le malade ne paraissant point vouloir prendre de mieux, je demandai à l'interprète assis près de moi, si cette cabale allait bientôt terminer. " Pas avant le jour," dit-il. Je me décidai à aller goûter un peu de repos, ayant à me remettre en route vers les 4 heures. Avant de partir, cependant, je tirai de ma poche pipe et tabac, afin d'allumer et fumer, en me rendant au poste. Le malade me fit signe qu'il voulait bourrer son brûle-gueule. Je lui passai un couteau et une carotte de 4 onces, pensant qu'il n'en prendrait qu'une *pipée*. Après avoir haché la quantité nécessaire pour remplir son calumet de pierre, il me passa le couteau et remit le reste du tabac dans sa blague. Sa femme me fit signe, elle aussi, qu'elle voulait du tabac. Je lui passai une autre torquette de 4 onces, et je m'empressai de sortir, avant de me voir privé de tout le tabac dont j'avais besoin pour le voyage, ayant déjà aperçu les mains tendues des quatre sauvages chargés de crier : *oua ! oua ! oh ! oh !*

A. BÉCHARD.

CHRONIQUE PARISIENNE

Rendons grâces aux savants, et convenons qu'après eux, il n'est jamais sans intérêt de compulsier les origines d'une langue. Si informes que soient les débuts d'un idiôme qui se cherche en quelque sorte lui-même, si naïve et si gauche que soit la pensée en ses premiers mouvements, si gênée qu'elle apparaisse sous ce vêtement bariolé et mal adapté à sa taille, on suit avec plaisir, disons avec fierté, les conquêtes qu'elle ne tarde pas à faire sur les lois inconnues qui doivent la régir un jour, conquêtes qui souvent marchent de front avec la vie nationale. Ce ne sont d'abord que les premiers et indécises blancheurs de l'aube ; mais déjà on entrevoit l'aurore, on pressent le jour : on sait que l'on va arriver par degrés au plein-midi d'un siècle classique, à l'épanouissement d'une grande époque littéraire. C'est joyeux pour tous, je le répète, et, pour quelques-uns, c'est enivrant. Mais quand, au contraire, il faut voir décliner ce beau jour, quelle humiliation, quelle tristesse !

Alors, il semble que la révolution qui est dans les mœurs ait passé dans le langage. Sous la plume des écrivains comme dans le gouvernement des Etats, la vraie grandeur fait place à un luxe de convention, l'élégance n'est plus que raffinement et l'exactitude que réalisme. Le beau le cède au joli, le terrible au hideux ; l'aphorisme recule devant le jeu de mot, la passion devant les instincts, l'inspiration devant les procédés, l'idéal devant la vogue. On oublie ces termes simples, antiques, universels, avec lesquels on pouvait tout dire ; et les dignes qui contenaient et guidaient tout à la fois le langage, crevant de toutes parts, c'est un déchaînement de mots inusités et de formules nouvelles.

Tel est le dialecte, tel est l'argot de Paris. A peine si le provincial le plus lettré peut s'y reconnaître. S'il s'en est tenu à l'honnête prose du journal de sa localité, s'il n'a entendu que son curé les jours de dimanche, et son avoué les jours de procès, s'il

n'a lu que les chefs-d'œuvre de notre langue, voilà un homme ahuri, dépaysé et qui se prend à douter douloureusement s'il est bien de son siècle.

Mais c'est l'étranger qu'il faut voir débarquant à Paris : c'est de sa stupéfaction, de sa vive et légitime indignation qu'il faut se rendre compte. Vous savez si déjà la langue française est difficile. Le touriste s'y applique d'autant plus. La syntaxe et le dictionnaire, la prononciation diabolique, les exceptions agaçantes, les gallicismes multipliés, il approfondit tout ; et c'est consciencieusement, religieusement, qu'il se prépare à parler le français en France, non seulement sans faire rire les indigènes, mais, du moins il l'espère, de manière à les-étonner. Je le crois bien : il a lu Molière, Corneille et Bossuet, suivi couramment Montesquieu et Voltaire, Châteaubriand n'a pas de difficultés pour lui, et il a même abordé quelques stances de Lamartine...

Hélas ! hélas ! il n'a pas plutôt mis le pied hors de son hôtel, que déjà, s'il n'est pas anglais, le voilà complètement dérouté par l'énorme quantité de mots empruntés à nos voisins d'outre-Manche. "Waggon, tramway, club, jockey, groom, wist, turf, sport, fashion, reporter, revolver, pick-pocket, etc., etc.," résonnent à ses oreilles. Les devantures de magasins ont des mots anglais d'un pied de long. Les bazars regorgent d'étiquettes britanniques, et à la table même le garçon d'hôtel annonce trois, quelquefois quatre plats anglais.

"Voilà, se dit à part-soi l'étranger, un dictionnaire bien hospitalier et surtout qui fait une jolie place à la langue anglaise. Mais, allons, pas de découragement ; mettons-nous un peu en rapport avec ces jeunes gens de suprême élégance qui semblent tenir le haut du pavé partout ici, et que les parisiens, sacrifiant encore une fois à l'idiôme de leurs voisins, appellent du *high-life*. Des gens si corrects selon la mode ne peuvent manquer de l'être selon la langue. Ils doivent être précis et châtiés, dans leur conversation comme dans leur tenue, clairs surtout, et j'aurai avantage à ne prendre que d'eux les renseignements qui me sont nécessaires et les informations dont j'ai besoin."

Or, ceux que notre honnête touriste appelle des "jeunes gens" lui riraient au nez, s'ils s'entendaient qualifier de la sorte. Il y a bon temps, en effet, que ce terme n'a plus cours parmi eux. Dès l'origine du siècle, ils se glorifiaient du nom de *muscadins*, par opposition aux sans-culottes dégoûtants et débraillés, et un peu plus tard, sous le consulat, on les désignait sous le nom d'*incroyables*. C'était bien celui qui convenait au costume qu'ils avaient

adopté. Pour tous d'ailleurs, excepté pour eux, "incroyable" était un euphémisme cachant mal le mot "ridicule."

Ceux qui sont un peu vieux parmi nous ont connu les *fashionables* ; puis les *dandys*, puis les *petits-crevés*, ainsi nommés, parait-il, de leur plastron de chemise à jour, puis enfin les *gommeux*, seul vocable aujourd'hui en possession de désigner suffisamment et de définir adéquatement cette aimable jeunesse.

Voyez un peu notre étranger entendant parler de "haute et de basse gomme" et de "philistins" et de "lions" et de "cabotins", toutes expressions plus familières à ces messieurs que papa et maman, mais dont il serait aussi difficile de justifier l'emploi que d'établir l'étymologie. L'étranger, je le répète, est ahuri. Il se fait mentalement de gros reproches de sa précipitation : il convient de son insuffisance, et reconnaît avec douleur qu'il a abordé la France avant de savoir parler français.

Ses nouveaux amis lui disent sérieusement qu'il est *en pleine bohème*—lui qui se croyait à Paris!—et il passe plusieurs jours avant d'apprendre qu'ils ne se sont pas moqués de lui, et ce que dans leur bouche ce mot signifie. Entre-t-il dans un café, on lui propose de "tailler un baccarat", ce qui implique pour son esprit troublé l'emploi de quelque instrument tranchant. Or, il ne s'agit au fond que d'un jeu de cartes. Sort-il avec le partenaire qui a "taillé" avec lui ? Nouvel étonnement. Car celui-ci veut aussitôt *fréter un sapin*.—Quoi ! s'embarquer ? Mais je ne vois pas d'eau. Des sapins ? Mais il n'y a pas d'arbres ?—Et il faut lui expliquer qu'on ne parle que de louer une voiture.

Il ne sait pas qu'il s'agit d'accepter un verre de bière quand on lui offre de *sécher un bock*, et de fumer une cigarette quand on lui demande permission d'en *griller une*. S'il a faim, son cicerone lui propose d'entrer au *Bouillon* : et voici que son estomac, sa raison, sa grammaire, ses souvenirs, veulent que ce soit au contraire le bouillon qui "entre". Donc, obligation pour lui d'apprendre que Bouillon, désormais, signifie Restaurant, et que, dans l'espèce, les Bouillons-Duval sont les plus achalandés, sinon les meilleurs de la capitale.

Au cours de ce déjeuner ou de ce dîner, nouvelles surprises. Car piqué à ce jeu et devenu important, le cicerone embarrasse notre étranger à chaque mot ; et pendant les explications que nécessite son vocabulaire endiablé, pendant qu'il établit que *rigoler* est synonyme de s'amuser, que *décavé* et ruiné sont tout un, que *balançoire* se dit désormais à la place de mensonge, et *canard* à la place de fausse-nouvelle, qu'il n'est plus permis d'être étonné à Paris

dans le high-life, mais d'être *épaté* etc., etc., le potage se refroidit, et tout autour des plats les sauces se figent.

Et comme si ce n'était pas assez de cet important professeur pour ralentir son appétit, attrister son repas et compromettre sa digestion peut-être, voici le garçon d'hôtel qui vient à la rescousse. L'étranger se retourne avec vivacité en l'entendant parler de *consommé*, dès le commencement du dîner : car pour lui, comme pour vous et moi, une chose consommée est une chose qui s'achève. Il se frappe le front quand on lui annonce des *sublimes* de volailles ; il devient rêveur, quand on lui offre des *vole-au-vent*, des *timbales milanaises*, ou des pommes de terre à la *robe de chambre*. Heureusement, l'aspect du plat le rassure, ainsi que le verre de cristal où il n'y a pas le plus petit gravier, bien qu'on lui ait parlé tout à l'heure de *sabler* le champagne.

Le dîner terminé, si c'est la belle saison, on va se promener au Bois, faire le tour du Lac, ou regarder le défilé aux Champs-Élysées. Au moins notre homme va-t-il se trouver maintenant à la hauteur de sa situation et pouvoir causer avec le facile abandon qu'il aimerait, sans être arrêté comme au restaurant par des mots qui ne figurent pas dans son dictionnaire... Vain espoir ! Il n'est qu'au commencement de ses peines. On n'a pas fait dix pas dans les avenues que le cicerone est interpellé, entouré, accaparé par nombre de brillants philistins de sa société. Ce sont des présentations à n'en pas finir, puis des conversations à perte de vue auxquelles notre touriste, est il besoin de le dire, prête la plus vive attention, mais sans en comprendre un traître mot,—et le plus désastreux, c'est que parfois il croit comprendre.

Il ne voit pas de mal à ce que tel orateur ait *emporté une veste*, et suppose qu'il faisait froid ce jour-là, tandis qu'il s'agit d'un échec honteux ou, comme on dit encore, d'un fiasco au barreau ou à la tribune. Il trouve édifiant que le prince un tel *protège* une petite actrice du théâtre des Variétés, et le nom de *cocotte* n'éveille en lui aucune idée de péché ; il n'est pas surpris que le Baron X *entretienne* quelques-unes. Par exemple, il ne peut s'expliquer que le Banquier Y, à moins d'un malheur, ait *mis du foin dans ses bottes*. Jugez de son ébahissement, quand on lui dit qu'au contraire, il vient de réaliser des bénéfices énormes ! Il n'est pas moins stupéfié d'apprendre que tel ministre a *fait un four*, les hommes d'état de son pays n'étant ni maçons ni pâtisseries, et il ne saura peut-être jamais qu'on entendait désigner par là une fausse manœuvre administrative ou parlementaire.

Dans le défilé, on lui signale ce qu'on appelle un *panier*, et c'est une voiture ; un *lignard*, et c'est un soldat ; un *gavroche*, et c'est un

enfant ; un *pochard*, et c'est un ivrogne. Si d'aventure un des interlocuteurs s'extasie sur les *repentirs* de Mme une telle, il ne peut s'empêcher de se demander à part-lui, de quel péché public cette personne s'est rendue coupable, et s'il ne s'enquiert pas tout haut de la pénitence qu'elle accomplit, c'est qu'il trouve déplacée cette ingérence dans la vie privée d'autrui, et qu'il estime qu'on ne s'est déjà que trop avancé sur ce domaine sacré de la conscience. Encore une fois, quel ne sera pas son étonnement, quand on lui dira, ce qui est vrai, qu'il ne s'agit que de tresses et de coiffure !

Pas n'est besoin de vous dire que l'étranger et son gommeux ne s'éternisent pas au Bois, et que, la nuit tombée, ils songent à finir leur journée au théâtre. Là, nouveaux équivoques, nouvelles et compendieuses explications. Notre touriste ne comprend pas qu'on dédaigne de le conduire aux places de *Paradis* ; et il craint d'être assourdi par les instruments, ou étouffé par les musiciens, quand on lui parle des *fauteuils d'orchestre*. Il est vrai qu'on l'a mis préalablement à même de prendre une *baignoire*, sur quoi il s'est exclamé d'une telle habitude, en protestant qu'il n'en ferait rien. Inutile de vous dire qu'après explications, il est allé dans la baignoire et qu'il ne s'y est pas mouillé. S'il s'y est amusé, je ne sais, mais j'en doute ; car on lui avait annoncé l'*étoile* qui fait courir tout Paris comme devant paraître ce soir-là. Il l'a cherchée en vain, et en vain l'a attendue. On avait oublié de lui dire que l'étoile était Mlle X.

Ne rions plus. L'argot raffiné que nous venons d'entrevoir est déjà triste. Celui qui nous reste à examiner est hideux. C'est l'argot du ruisseau dont chaque mot sue le vice et le bagne. C'est la langue de ce qu'un de nos rhéteurs a appelé les " nouvelles couches sociales ", couches de lie et de vase, que les révolutions soulèvent et font remonter jusqu'à la surface, pour emporter le monde et rouvrir l'ère de la fange et du sang.

Il faut voir alors la lèpre hideuse qui, des mœurs, s'est étendue jusqu'au langage, et quel infernal dialecte parlent les initiés. Entre les jours infects qui font sortir de dessous terre ce peuple de mal-fauteurs, lesquels prennent immédiatement d'assaut la tribune, le télégraphe, l'imprimerie nationale, dans l'intervalle qui a séparé le Club des Jacobins et la dernière Commune de Paris, 1793 et 1871, des écrivains ont pris la peine d'enregistrer ces saturnales. Ils sont entrés, leur lampe à la main et sous le manteau de la police, dans les *caboulots* et les *bouis-bouis* : ils ont visité les *tapis-francs*, suivi la corde graisseuse qui descend ou monte aux estaminets, et prêté l'oreille au bruit qui s'élève des " carrières d'Amérique."

Victor Hugo et Eugène Sue nous en donnent des échantillons,

celui-ci dans ses *Mystères de Paris*, aussi infects que les lieux qu'il décrit, celui-là dans ses *Misérables*, œuvre d'orgueil anti-social et de mécontentement révolutionnaire. D'autres les ont suivis, exploitant la curiosité malsaine qui s'attache à ces sortes de récits, en n'en faisant sortir aucune conclusion, aucune moralité sérieuse. Depuis qu'il a plu à "Olympio" de décréter un jour que le beau c'est le laid, les romanciers se sont mis à *jaspiner le jars* comme des piliers de cabaret : ils en ont parlé le *bagout* et popularisé les euphémismes.

Nous sommes loin ici de l'argot relativement intelligible qui, dans les mauvais journaux, a attaqué de tout temps la société et l'Eglise. On sait que depuis 100 ans, les conservateurs catholiques ont mérité successivement les noms d'aristos, de congréganistes, de calotins, de jésuites, de papalins, de cléricaux. Et ce ne sont que douceurs au prix de ce qui s'est imprimé dans le premier et le second *Père Duchêne*. Or dans le Caboulot, le Père Duchêne lui-même serait presque académique.

Au milieu des émanations combinées des pipes, du trois-six, de la graisse fondante et du vin bleu, il n'est question que de *suriner* (assassiner) quelque bon riche, que de donner une *tripotée* (grêles de coups) à quelque patron. On se montre à cette intention ses *coups de poing* (courts revolvers) ou ses *porte-respect* (cannes à épée). On se promet d'en rapporter des *roues de carosses* (pièces de 5 francs) et de s'en payer du *fil en quatre* (mauvaise eau-de-vie).

Les enfants eux-mêmes, ces êtres touchants, qui ont le privilège d'être respectés par certains grands criminels, y sont appelés de sobriquets hideux, comme si on voulait étouffer ainsi les derniers sentiments d'humanité que leur faiblesse et leur présence inspirent. *Môme, gosse, moucheron, moufflet*, tels sont les mots qui se croisent dans cet enfer, où l'on ne trouve pas que les enfants soient de trop dès leurs plus tendres années. Devant eux, le blasphème éclate, l'injure gronde, les bras se lèvent, les couteaux se tirent, le sang coule sur la table avec le vin bleu. Puis un cri retentit : *la rousse !...* C'est la police. En un clin d'œil les quinquets s'éteignent, on se bouscule, on se faufile, on fuit, qui au grenier, qui à la cave, qui entre les jambes du commissaire.

Et lorsque, quelques jours après, le coup de filet ayant été fatal à quelques-uns, la justice les mande à sa barre, ils retrouvent encore leur argot effronté et dégoûtant. Ils reconnaissent avoir été *touchés* quand on leur reproche d'avoir été ramassés ivres-mort ; et avouent qu'ils *avaient leur plumet* malheureusement, le jour où ils ont perpétré un crime. Citons, pour finir, cette anecdote historique.

Une sorte de Jean Hiroux est dans le cabinet du Juge d'Instruction. Le magistrat l'apostrophe d'une voix sévère : " Vous avez forcé les barreaux de la fenêtre... Vous êtes entré dans la salle basse... et là, vous avez donné quatorze coups de couteau à la vieille femme !... "—" Voyez-vous, mon Président, je vas tout vous dire, reprend l'accusé, ce jour-là, j'étais un peu parti ! "

Un peu parti ! que pensez-vous de cet euphémisme !

A trois semaines de là, supposez Jean Hiroux ou quelques-uns de ses congénères s'acheminant au supplice. Le ban et l'arrière-ban des purs sont là, tous sortis de leurs trous enfumés, tous empressés, tous gaillards, comme pour une fête. Entendez ces voix enrouées : " Le *barbier* est à son poste " dit l'un.—" On va lui faire son affaire à la *petite-fenêtre* " dit l'autre.—" Il *canera*," hurle une mégère, il canera, avant d'arriver à la *plateforme*.—" Ah ! malheur ! le voilà qui embrasse le *calotin* ! "—" Ouf ! il est dans la *lunette*."—" Si nous buvions maintenant un litre à 12 ? "

Ce sera toute l'oraison funèbre.

Si c'est là (et l'on n'en peut douter) la nouvelle couche sociale que préconise M. Gambetta, grand Ononchio de la démocratie, et si l'événement, comme il l'assure, en est prochain, nous pouvons faire notre testament, prendre des dispositions pour nos biens, mettre à l'abri nos familles : mais l'Académie, vous le voyez, est pour le moins aussi menacée.

Quoiqu'il en soit, la décadence est là, l'argot nous envahit et insensiblement nous ouvrons à quelque nouveau mot les colonnes de notre dictionnaire. Il n'est que temps d'arrêter ce débordement que la postérité renoncerait à déchiffrer, et cette orgie de sobriquets familiers que nos petits-neveux ne pourraient comprendre. Un jour, peut-être, nous aurions cette fortune de faire rire l'histoire, qui jusqu'à présent n'a jamais ri.

TH. B.

DE LA RELIGION

Dieu est la loi, le principe et la fin de notre être ; nous n'existons que par lui et pour lui : voilà ce que la foi et la raison nous redisent de concert. Vainement tenterions-nous de nous soustraire à son empire : la nature, le temps et l'espace lui sont également soumis ; et quelle que soit la voie qu'on embrasse, on le retrouve à chaque pas que l'on fait dans la vie comme un soutien, comme un consolateur ou comme un juge.

Voulons-nous demeurer fidèles à ses préceptes ? Il aide et dirige notre marche à travers tous les obstacles et les dangers qui conspirent notre perte. Il nous relève de nos chutes, encourage nos efforts, et immortalise notre espoir en nous montrant au-delà de la tombe les récompenses inestimables qu'il décerne à la fidélité. Sommes-nous las au contraire, de porter son joug pourtant si léger, et cherchons-nous en dehors de Lui le repos et la paix ? Plus rien alors n'est capable de combler le vide immense que nous sentons aussitôt au-dedans de nous-mêmes. Le doute nous tourmente ; les passions désormais libres de tout frein, ne nous accordent ni trêve, ni merci : tandis que la pensée de Celui qui voit tout, nous poursuit partout, jusqu'au sein des plaisirs. Elle s'attache à notre âme qui lutte en vain pour échapper à cette divine étreinte. En un mot, elle plane sur toute notre existence pour la remplir de terreur ou de joie. Messagère à la fois consolante et terrible, pendant qu'elle fait pâlir le méchant auquel elle prédit un Dieu vengeur du crime, elle apporte au juste un avant-goût des délices éternelles en lui annonçant un Dieu rémunérateur du mérite.

Dieu a le souverain domaine sur toutes choses, parce que toutes choses sont l'œuvre de ses mains. Hors de lui, il n'y a ni forme, ni substance, ni lumière : il n'y a que le néant d'où le monde est sorti *le jour où naquirent les jours*, par un FIAT de la puissance créatrice. Tout ce qui vit doit lui rendre hommage, Tout ce qui se meut doit suivre les règles par lui établies. Tout ce qui pense doit

s'incliner à son nom. Car il est la source unique de l'être, du mouvement et de la pensée. Et c'est ce qui explique pourquoi l'homme, en qui seul sont réunis ces trois éléments qui constituent sa supériorité sur tout ce qui l'entoure, doit les consacrer, pendant son court passage ici-bas, à glorifier et servir Celui qui les lui a donnés et qui les lui conserve par l'action perpétuelle de sa providence.

Ainsi tout reste dans l'ordre, tout concourt à l'harmonie universelle qui consiste dans l'union indissoluble de toutes les créatures avec leur auteur.

Or, tel était l'état bienheureux de l'univers au sortir de la création quand Adam, revêtu d'innocence, trouvait dans sa soumission pleine et entière à l'Autorité Suprême la plénitude du bonheur. Une heure d'égarement suffit pour lui faire perdre tout droit aux biens que le Ciel se plaisait à lui prodiguer dans le splendide séjour qu'il lui avait assigné pour demeure.

Jeté nu sur un sol dévasté par la malédiction céleste, seul en face de sa faute qui lui avait fermé les portes de l'Eden, il commença par le travail et la peine cette dure expiation qui est devenue le lot inévitable de la race humaine.

Personne autre que la Divinité même ne saurait concevoir toute l'étendue et l'énormité des conséquences de ce premier péché, source inépuisable de désordres et de maux. L'humanité en portera sur son front jusqu'à la dernière heure le stigmate indélébile qui la marque d'avance pour le malheur et la mort. L'imagination recule épouvantée lorsqu'elle songe aux suites encore plus funestes qu'il eût eues si Dieu, oubliant sa miséricorde pour ne se souvenir que de sa justice, avait proportionné la grandeur du châtimement à l'horrible grandeur de l'offense. Mais il suspendit son bras prêt à frapper les coupables ; sa bonté leur assura un refuge ; et tandis qu'ils se préparaient tristement à prendre le chemin solitaire de l'exil, il laissa tomber sur eux un rayon d'espérance, et leur fit entrevoir le pardon par les mérites d'un Réparateur à venir.

De là date l'établissement de la Religion sur la terre. Elle fut instituée pour rétablir dans leur pureté primitive les rapports de subordination et de dépendance qui, à l'origine, rattachaient l'homme au Créateur. Le désordre, l'erreur et le mal ayant été introduits dans le monde moral par la révolte de nos malheureux pères : la Religion, chef-d'œuvre d'une adorable charité, a pour objet de les combattre et de les faire disparaître en unissant par les liens puissants de l'amour, du sacrifice et de la prière, l'intelligence humaine à l'intelligence divine, la volonté humaine à la volonté divine, de manière à produire entre elles unité de pensée, unité

d'action, et à réaliser ce merveilleux idéal de la perfection chrétienne qui a créé les saints, les docteurs et les martyrs.

De ce simple exposé il résulte que la Religion est le bien par excellence ; qu'elle est une nécessité de notre être, et le complément sublime de ses plus nobles facultés. Par elle nous est révélé ce qu'il importe principalement de savoir des mystères qui nous environnent et nous pressent de toutes parts ; par elle nous sont fournis les moyens propres à nous mettre en communication directe avec Dieu. Par la sublimité de ses dogmes, elle répond aux trois besoins les plus impérieux de notre esprit et de notre cœur, besoin de connaître, besoin de croire, et besoin d'aimer. Par l'excellence de sa morale, elle fixe l'incertitude et l'inconstance de nos désirs ; elle supplée à notre faiblesse naturelle en nous attachant au devoir qu'elle rend aimable et facile. Enfin, elle épure, console et embellit nos jours. Elle veille, dans sa sollicitude maternelle, à entretenir au milieu de nous ce feu sacré de la charité et de la vertu que le Christ est venu allumer dans les âmes. De sorte qu'après avoir fait notre consolation et notre force en ce lieu d'épreuve où s'élaborent nos futures destinées, elle nous conduit ensuite à la possession de cette félicité parfaite qui habite au-delà de l'espace et du temps.

La Religion touche au berceau du monde : c'est le fait le plus considérable et le plus certain de l'histoire. Elle a précédé la formation des diverses sociétés qui successivement ont pris place au soleil. Elle a présidé à la naissance, à l'éducation et au développement progressif du genre humain. Certes, ce sont là pour elle des titres incontestables à notre respect et à nos ardentes sympathies. Avant qu'il y eut des lois, seule elle réglait des rapports entre les hommes. Avant qu'il y eut des institutions politiques, c'était elle qui gouvernait les enfants d'Adam. Son pouvoir est donc le plus ancien et le plus légitime de tous, puisqu'il tire directement son origine et sa sanction de Dieu qui l'a lui-même établi.

Maïs la corruption, qui lui est hostile par essence, augmentant avec le nombre toujours croissant des humains, ce pouvoir pacifique exercé par la Religion s'affaiblit dans la suite jusqu'au jour où il fut universellement méconnu. Ce jour à jamais néfaste par le naufrage universel de la foi et des mœurs, fut aussi fatal à la liberté. Le frein religieux ne suffisant plus pour réprimer des multitudes ivres d'orgueil et de licence, il fallut, pour les contenir, toutes les rigueurs d'un régime absolu. Ainsi s'élève la tyrannie chez les races dégénérées.

La décadence précipita son cours. Dieu ne comptait plus que de rares adorateurs. Le reste des mortels, prosterné devant des doles de chair et de boue, ne voulait d'autre culte que celui du

plaisir. Alors arriva un événement étrange, dont les vestiges se retrouvent encore dans la plupart des pays. Les eaux supérieures bondirent tout-à-coup hors de leurs digues, comme poussées par un vent de colère et de mort ; la mer, débordant ses rivages, s'avança à grands pas sur le globe. L'humanité tout entière périt misérablement dans les flots, sauf une famille sauvée miraculeusement du déluge pour repeupler la terre et y faire régner le Dieu qui commande dans les cieux.

La Religion reconquit son empire qu'elle ne garda pas longtemps. L'idolâtrie reparut avec la dépravation générale, et les antiques traditions menaçaient de s'éteindre sans retour quand Abraham fut providentiellement appelé à en perpétuer la mémoire.

Quatre siècles environ après la vocation du grand patriarche, ces traditions furent consignées par Moïse dans la Genèse, qui est à proprement parler la préface divine de l'Évangile.

Tel est l'enchaînement admirable, ou plutôt la prodigieuse unité de la religion que nous servons. Fondée par la promesse d'un Libérateur, elle naît au moment où se ferment les portes de l'Éden ; bientôt bannie de l'univers qu'elle viendra rajeunir alors qu'il ne pourra plus marcher dans la fange de ses dieux et de ses saturnales, elle s'installe humblement au foyer domestique à côté d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Opprimée plus tard en Égypte, où elle s'était ménagé un asile, elle voit s'éclaircir rapidement les rangs de ses sectateurs, qui l'abandonnent pour les dieux étrangers ; elle n'avait ni temples, ni autels lorsqu'elle parut avec Moïse sur la montagne, au milieu du tonnerre et des éclairs, requérant au nom de Jehovah les hommages des Hébreux. Mais à peine s'était elle hautement affirmée parmi les nations, que celles-ci s'émurent et complottèrent sa ruine. Le petit peuple qu'elle protégea de son ombre, pareille à la nuée tantôt obscure et tantôt lumineuse qui guidait naguère les pavillons d'Israël, fut en butte aux persécutions des Gentils. Enchaîné tour à tour aux chars de triomphe de Nabuchodonosor, d'Alexandre et de Pompée, il promena sous tous les cieux ses espérances et ses revers, jusqu'à l'époque providentielle annoncée d'avance par les Patriarches, prédite par les Prophètes, attendue par l'Orient et l'Occident, où le Messie s'incarnant au sein de la Vierge Immaculée, vint couronner par le sacrifice expiatoire du Calvaire l'œuvre de la rédemption commencée au paradis perdu.

Voilà dans sa grandeur et sa simplicité cette Religion sortie de Dieu, inspirée de Dieu, soutenue, développée, perfectionnée par lui ; cette Religion incomparable dont l'existence remonte à l'aurore de l'histoire ; qui, depuis six mille ans, poursuit sa marche à

travers les générations qu'elle éclaire de ses lumières, féconde de ses vertus, remplit de ses bienfaits pour aboutir à l'éternité, où finira avec le temps la mission salutaire qu'elle reçut primitivement de l'Auteur de toutes choses.

Semblable à cette échelle merveilleuse contemplée en songe par Jacob, qui atteignait de son sommet le trône de la Divinité, et que montaient en chantant des anges portant à leur Seigneur dans des coupes d'or, les prières et les pleurs des mortels : la Religion Chrétienne, lien qui unit les créatures au Créateur, phare divin qui guide notre barque sur l'océan de la vie, foule de ses pieds la terre et cache son front dans les cieux !

I

Les faits primitifs qui servent de base au christianisme ont été défigurés et travestis, mais n'ont pas été totalement ignorés des idolâtres, comme on peut s'en convaincre en consultant leurs mythologies, de même que les productions de leurs philosophes et de leurs poètes.

Platon professe la doctrine du péché héréditaire, qu'il avait probablement recueillie dans ses voyages en Orient. "La cause de notre méchanceté, dit-il, provient plutôt de nos parents et de la constitution de notre nature, que de nous-mêmes ; ainsi nous ne renouons jamais à ces actions par lesquelles nous imitons la faute primitive des auteurs de notre race."

Hiérocès est encore plus explicite dans le passage suivant : "La plupart des hommes sont mauvais ; car par la violence de leurs passions, ils sont courbés vers la terre. Mais cette calamité, ils l'ont attirée sur eux par leur abandon volontaire de Dieu en se séparant de cette communion avec lui, dont ils joussaient dans un état de pure lumière. La réalité d'une telle séparation mentale d'avec l'Être Suprême est prouvée par la forte tendance qui nous porte vers la terre : et notre seul moyen de délivrance de cet état de dégradation spirituelle est notre retour dans le sein de Dieu."

Parlant de ces purs esprits qui se sont maintenus en leur état originel d'innocence, Héraclite observe "que nous vivons de ce qui serait leur mort, et que notre mort nous rend à leur vie ; parce que l'homme est à présent tombé de la région de félicité ; il est fugitif et exilé de la présence de Dieu."

Ces idées, non moins vraies que profondes, des philosophes que nous venons de citer, ne sont pas des découvertes de leur génie.

Elles se trouvent partout indiquées dans les différents systèmes religieux de l'antiquité, de sorte qu'elles paraissent aussi anciennes que le monde.

On connaît les brillantes descriptions qu'ont faites les poètes, théologiens naturels du paganisme, des délices de l'âge d'or dont le souvenir s'est transmis jusque chez les peuplades d'Amérique. Tous enseignent d'un commun accord que cette heureuse période fut de courte durée, et qu'elle expira dès que l'homme eut permis au mal d'entrer dans son cœur.

"Immédiatement après la naissance de l'homme, raconte Hésiode, l'âge d'or commença ; cet âge, don précieux des immortels qui reconnaissaient Kronos pour souverain. Alors le genre humain vivait de la vie même des dieux, libre de soins inquiétants, exempt de travail et de chagrin. La vieillesse était inconnue ; les membres étaient doués d'une perpétuelle vigueur, la maladie et les souffrances ne se faisaient point sentir. Quand arrivait pour l'homme l'heure de la dissolution, la mort empruntait l'image d'un doux sommeil, elle se dépouillait de toutes ses terreurs. Point de bienfait qu'il n'eût en partage ; les fruits de la terre croissaient d'eux-mêmes et en abondance ; la paix régnait autour de lui et ses compagnons de chaque instant étaient le bonheur et le plaisir."

"La seconde race, poursuit-il, dégénéra d'une manière effrayante des vertus de la première. C'était des hommes de violence et de rapine, qui ne se plaisaient point au culte des immortels, et n'éprouvaient aucune joie à leur offrir ces sacrifices que pourtant le devoir exige."

Les livres sacrés de la Chine nous présentent une page très remarquable sur le même sujet :

"Tant que dura le premier état du ciel, la félicité pure et une tranquillité parfaite régnèrent sur toute la nature. On ne connaissait ni travail, ni souffrance, ni crime, ni chagrin. Rien ne s'opposait à la volonté de l'homme ; la création tout entière jouissait d'un bonheur non interrompu. Chaque chose était belle alors, chaque chose était bonne ; tous les êtres dans leurs genres étaient parfaits. Dans cet âge fortuné, le ciel et la terre s'accordaient pour orner la nature des dons les plus précieux. Jamais de lutte entre les éléments, jamais dans l'air la moindre inclémence ; tous les produits naissaient d'eux-mêmes et sans travail ; partout on voyait fleurir la fertilité et l'abondance. Les vertus actives et passives conspiraient ensemble et sans aucun effort, à perpétuer et à perfectionner sans cesse l'univers. L'homme, de son côté, était uni intérieurement à la divine raison ; extérieurement, il ne pratiquait que des actes de justice. Le cœur se réjouissait dans la vérité ; il

ignorait jusqu'à l'apparence du mensonge. Les quatre saisons de l'année se succédaient régulièrement et sans aucune confusion. On ne craignait ni les vents impétueux ni les pluies excessives. Le soleil et la lune, que le plus léger nuage ne voilait jamais, versaient sur la terre une clarté pure et brillante, inconnue depuis à nos yeux. Les cinq planètes poursuivaient leur course sans aucune inégalité. Enfin rien n'existait qui pût offenser l'homme, ou qui pût en être offensé ; l'harmonie et l'amitié universelle régnaient dans toutes les parties de la nature."

Voici maintenant, d'après les mêmes livres, qui datent de plusieurs siècles avant Jésus-Christ, le récit de la catastrophe qui changea subitement la face de l'univers : "Les colonnes du ciel furent brisées ; la terre s'ébranla jusque dans ses fondements les plus reculés ; les cieux s'affaissèrent du côté du nord. Le soleil, la lune et les étoiles changèrent tout-à-coup de mouvements. La terre se rompit en pièces ; les eaux qu'elle renfermait en son sein jaillirent avec violence et l'inondèrent entièrement. L'homme s'étant révolté contre le ciel, le système de l'univers fut tout-à-fait bouleversé. Le soleil s'éclipsa, les planètes changèrent de cours, et la grande harmonie de la nature fut rompue.... Tous ces maux provinrent du mépris de l'homme pour le monarque suprême de l'univers. Il voulait connaître et disputer sur la vérité et le mensonge, et ces disputes bannirent l'éternelle raison. Alors il fixa ses regards sur les objets terrestres, et les aima jusqu'à l'excès, de là vinrent les passions. Peu à peu il s'identifia avec les objets qu'il aimait, et la raison céleste l'abandonna complètement. Telle fut la source de tous les crimes, telle fut l'origine de ces misères de tout genre que le ciel envoie si justement en punition de la perversité."

Ces citations, que nous pourrions multiplier à l'infini si nous ne craignons de lasser le lecteur, prouvent suffisamment l'exactitude de cet aveu de Voltaire qui confesse que "la chute de l'homme dégénéré est le fondement de la théologie de toutes les anciennes nations," et que "de tant de religions différentes, il n'en est aucune qui n'ait pour but les expiations," parce que "l'homme a toujours senti qu'il avait besoin de clémence."

"Les anciens, remarque à son tour le fameux athée Proudhon, accusaient de la présence du mal dans le monde la nature humaine. La théologie chrétienne n'a fait que broder à sa façon sur ce thème, et comme cette théologie résume toute la période religieuse qui depuis l'origine de la société s'étend jusqu'à nous, on peut dire que le dogme de la prévarication originelle ayant pour lui l'assentiment du genre humain, acquiert par cela même le plus haut degré

de probabilité... "Tous les peuples, ajoute-t-il, ont eu leurs coutumes expiatoires, leurs sacrifices de repentance, leurs institutions répressives et pénales, nées de l'horreur et du regret du péché."

Mais continuons à rassembler quelques-uns des témoignages épars qui attestent la foi plus ou moins éclairée de l'humanité aux dogmes fondateurs de l'Évangile.

L'attente d'un sauveur, d'un médiateur entre Dieu et l'homme, devint une croyance qui, du milieu de l'Orient, se répandit à peu près chez tous les peuples de l'antiquité. On était assez généralement persuadé que la réhabilitation dont on entretenait l'espoir, viendrait d'un personnage envoyé du ciel, doué d'une nature supérieure à la nôtre, et qui, nouveau Prométhée, souffrirait la mort pour le salut de tous. D'abord, "c'était alors, comme l'assure Bryant, une opinion uniforme et qui avait prévalu de toute part, que la rémission ne pouvait s'obtenir que par le sang, et que quelqu'un devait mourir pour le bonheur des autres." De là naquit, pour la mentionner en passant, cette horrible superstition des sacrifices humains, qui dura aussi longtemps que l'idolâtrie.

En Chine, les anciens oracles annonçaient un héros qui devait réparer toutes choses, et détruire le crime par la vertu de ses souffrances. "Il sera, disait-on, le Dieu-Homme; il sera parmi les hommes, et les hommes ne le connaîtront pas... Il faut attendre le saint, et ensuite il y aura perfection. C'est pourquoi il est écrit : *sans la vertu suprême, la suprême loi ne prendra pas racine.*"

Les annales du Céleste Empire racontent que soixante-cinq ans après l'incarnation de Jésus-Christ, l'empereur Mim-Ti eut un songe singulier à la suite duquel il députa des ambassadeurs vers les pays d'Occident dans le but de s'informer de l'apparition du saint; mais ces ministres infidèles revinrent sur leurs pas sans exécuter leur mission, et au lieu du Christianisme, ils apportèrent le culte abominable du Lingam qui déshonore encore la patrie de Confucius.

Si, maintenant nous passons en Perse, nous apprenons que sous le règne de Cambyse, le premier des mages, Zerdascht, prédit à ses disciples la venue du Christ, et la nouvelle étoile qui signalerait sa naissance.

Platon, dans la Grèce, achève par ces traits énergiques, la peinture du sage à venir. "*Vertueux jusqu'à la mort, il passera pour inique, pervers, et comme tel il sera flagellé, torturé, MIS EN CROIX !*" Au souvenir de ces paroles en quelque sorte prophétiques, Rousseau s'écrie : "Quand Platon peint son juste imaginaire, couvert de tout l'opprobre du crime et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait JÉSUS-CHRIST. La ressemblance est si frap-

pante que tous les Pères l'ont sentie et qu'il n'est pas possible de s'y tromper." Ailleurs, le *voyant* de la sagesse antique déclare que de lui-même l'homme ne sait pas prier; qu'il a besoin d'être enseigné sur l'espèce de culte dont il doit honorer la Divinité, et en conséquence, il conseille d'attendre, pour offrir un sacrifice efficace, l'arrivée du *maître suprême*.

A Rome, vers la fin de la république, Cicéron proclamait l'établissement prochain d'une loi unique qui régirait tous les hommes; et Virgile se rendait l'interprète des espérances universelles en célébrant sur la lyre l'enfant mystérieux prêt à descendre du ciel pour ramener sur la terre les merveilles de l'âge d'or. Les vers de la sybille prophétisaient l'avènement de deux rois, dont l'un règnerait à Rome, et l'autre s'éleverait de l'est de la Judée pour gouverner l'univers. Au rapport de Suétone, l'historien des Césars, "une ancienne et constante opinion avait retenti dans tout l'Orient, que les destins voulaient qu'en ce temps-là, (c'est-à-dire, vers le siècle d'Auguste) il sortit de la Judée les dominateurs du monde." Et Tacite constate également dans son *Histoire* que l'apparition d'un être extraordinaire était attendue avant la destruction de Jérusalem par Titus. Selon lui, "beaucoup étaient convaincus, d'après un oracle consigné dans les anciens livres des prêtres, que le temps était arrivé où l'Orient prévaudrait, et où ceux qui viendraient de Judée domineraient sur le monde."

On retrouve aussi au sein de cet informe chaos où gisait le monde au-delà de la Croix, de nombreux vestiges qui témoignent que le Dieu tout-puissant, créateur et conservateur, principe et fin de toutes choses, n'était pas entièrement inconnu aux anciens.

Les poèmes orphiques qu'on récitait dans les mystères, semblent un écho lointain de la voix des Prophètes glorifiant l'Eternel. "Immuable, il est assis au plus haut du ciel sur un trône d'or, et la terre roule sous ses pieds. De la main droite il touche aux extrémités de l'Océan. Sa colère ébranle jusque dans leurs fondements les montagnes altières; elles ne peuvent supporter le poids de son courroux. Il est partout, quoique le ciel soit sa demeure, et c'est lui qui accomplit toutes choses sur la terre; car il est le commencement, le milieu et la fin de toutes choses..... Ne souffre pas que des préjugés, ni des affections antérieures t'enlèvent le bonheur que tu souhaites de puiser dans la connaissance des vérités mystérieuses. Considère la nature divine, contemple-la sans cesse, règle sur elle ton esprit et ton cœur, et marchant dans une voie sûre, admire le maître unique de l'univers. Il est un, il existe par lui-même: c'est à lui seul que tous les êtres doivent leur existence.

Il opère en tout et partout : invisible aux yeux des mortels, lui-même il voit tout."

"C'est Dieu qui crée tout pour les hommes," dit Pindare. Et Diphile : "Honore-le éternellement ; il est l'unique créateur et le dispensateur de tous les biens dont tu jouis."

Sophocle déplore sur la scène l'aveuglement des mortels qui implorent des fétiches impuissants, au lieu d'adresser leur prière à l'Être Suprême. "Au nombre des vérités, il faut reconnaître un seul Dieu qui a formé le ciel, les vastes régions de la terre, les flots azurés de la mer, et les vents impétueux ; mais nous, aveugles mortels, la plupart esclaves des égarements de notre cœur, nous allons demander un soulagement dans nos peines à des dieux de pierre, à des simulacres d'airain, à des figures d'or et d'ivoire. Quand nous leur avons offert de riches sacrifices, quand nous leur avons établi de pompeuses solennités, nous nous imaginons avoir donné de grandes preuves de piété."

Démosthènes distingue le Dieu Suprême de tous les autres dieux. Thalès L'appelle "le plus ancien des êtres, car il n'a pas eu de commencement." Théoridas affirme que "le principe des êtres est un principe vrai, unique ; il est un et seul de toute éternité." Anaxagore enseigne qu'une intelligence divine a ordonné avec sagesse toutes les parties de l'univers. Suivant une maxime de Solon, "Dieu donne un heureux succès à celui qui fait le bien ; roi et seigneur de toutes choses, et des immortels mêmes, nul ne l'égalé en puissance."

"Sachez, (ainsi parle Socrate), que votre esprit, tant qu'il est uni à votre corps, le gouverne à son gré. Il faut donc croire que la sagesse qui vit dans tout ce qui existe, gouverne ce grand tout comme il lui plaît. Quoi ! votre vue peut s'étendre jusqu'à plusieurs stades, et l'œil de Dieu ne pourra pas tout embrasser ! Votre esprit peut en même temps s'occuper des événements d'Athènes, d'Égypte et de Sicile, et l'esprit de Dieu ne pourra songer à tout en même temps !"

"Dieu, d'après Sénèque, gouverne tout par sa providence : Père de l'homme de bien, qui est son image, il l'aime et le prépare pour lui en le perfectionnant sans cesse."

"La première chose qu'il faut apprendre, déclare à son tour Epictète, c'est qu'il y a un Dieu, qu'il gouverne tout par sa providence, et que non-seulement nos actions, mais nos pensées et nos mouvements ne sauraient lui être cachés. Ensuite, il faut examiner quelle est sa nature. Sa nature étant bien connue, il faut nécessairement que ceux qui veulent lui plaire et lui obéir fassent tous leurs efforts pour lui ressembler.—Qu'ils soient libres, fidèles,

bienfaisants, miséricordieux, magnanimes. Que toutes tes pensées donc, que toutes tes paroles, que toutes tes actions soient les actions d'un homme qui imite Dieu, qui veut lui ressembler. Quelle est la nature de la Divinité? C'est intelligence, science, ordre, raison. Par là, tu peux connaître quelle est la nature de ton véritable bien, qui ne se trouve qu'en elle."

D'autres sages, notamment Porphyre, Proclus, Simplicius, Jamblique ont également reconnu un Dieu unique, infini, existant par lui-même, cause de tous les êtres, essentiellement juste et bon. Celse Le nomme le GRAND DIEU.

Enfin, peut-on oublier cet hymne de Cléanthe que l'on doit à la secte des stoïciens, et qui est un acte de foi aux vérités les plus sublimes!

" O le plus grand des immortels ! connu par divers noms, dont la puissance est infinie, Jupiter, auteur de la nature, qui gouverne l'univers avec sagesse, je te salue ; car tu permets à tous les mortels de s'adresser à toi. Je te louerai donc et je ne cesserai de célébrer ta puissance. Le monde qui entoure la terre t'obéit ; tu en es le maître absolu ; il suit volontairement tous les mouvements que tu lui ordonnes. Tu as toujours dans tes invincibles mains ce formidable foudre, ministre de vengeance, dont les coups font trembler toute la nature. C'est toi qui diriges cet esprit universel qui se trouve mêlé partout. Tu es donc le suprême roi de la nature : rien ne se fait sans toi sur la terre, sur la mer et sous les cieux ; j'en excepte les iniquités des hommes. Tu donnes de l'ordre à ce qui n'en a point, de la grâce à ce qui en manque. C'est toi qui mets l'harmonie entre les biens et les maux, de sorte que ce qui en résulte tend au bien général, dont il n'y a que les méchants qui s'éloignent. Malheureux, qui cherchant le bonheur, ne prêtent aucune attention à cette loi divine et générale qui, en les éclairant, les rendait heureux s'ils lui obéissaient. Mais sans consulter la vertu, ils se laissent emporter par leurs différentes passions. L'ambition entraîne les uns, l'avarice domine les autres, plusieurs sont tyrannisés par l'indolence et la volupté. Bienfaisant Jupiter, roi des cieux et maître de la terre, délivre les hommes de cette fatale ignorance ; illumine leur âme ; fais-leur connaître cette divine raison par laquelle tu gouvernes si sagement l'univers, afin que nous te rendions l'honneur qui t'est dû, et que nous te louions sans cesse, autant qu'il est possible à la faiblesse humaine, rien n'étant plus convenable aux dieux et aux hommes que de célébrer par leurs hymnes cette loi universelle qui préside avec justice sur toute la nature."

Sur un temple, en Egypte, on lisait cette inscription : *Je suis*

celui qui est, fut, sera ; nul parmi les mortels n'a soulevé le voile qui me couvre. Et sur un autre : A l'Esprit créateur de l'univers, au principe vital des essences divines, au soutien de tous les mondes. On ne peut donc douter que l'unité de Dieu n'ait été également connue des Egyptiens.

Dans les Indes, la Divinité paraît sous trois formes qui expriment des attributions différentes : Dieu, comme créateur, est Brahma, comme conservateur, c'est Wishnou que l'on suppose s'être déjà incarné plusieurs fois pour combattre le mal ; comme destructeur et régénérateur, c'est Siva. La trinité indienne ou la *Trimourti* est mystiquement représentée par les trois lettres *a, u, m*, que les Indous prononcent *om*, et ils attribuent une grande puissance à la prononciation fréquente de ce mot.

Au-dessus d'Ormuzd et d'Ahrimann, les Perses admettent un premier principe, le Temps sans borne ou l'Eternel qui a tout produit.

Chez les Chinois, Dieu porte le nom de *Tao*, ce qui signifie *trois dans un*. D'après leur doctrine, *Tao* est un par sa nature ; le premier a engendré le second, tous deux ont engendré le troisième, et les trois ont fait toutes choses.

“ Partout, dit Maxime de Tyr, les hommes honorent un dieu, père et roi de toutes choses, et plusieurs dieux qu'il a créés et qui partagent sous lui le gouvernement de l'univers ; voilà ce qu'affirment également les Grecs et les Barbares, ceux de l'intérieur des terres et des rivages maritimes, les sages et les ignares.”

“ Le dieu que les Galiléens adorent est celui que nous honorons, nous, sous d'autres noms,” proteste Julien l'Apostat ; et Clément d'Alexandrie ne craint pas d'avancer que “ le Dieu des chrétiens est le même que celui des Grecs éclairés.”

Voltaire est amené par ses recherches historiques à cette conclusion, que “ tous les philosophes babyloniens, persans, égyptiens, scythes, grecs et romains, admettent un Dieu suprême, rémunérateur et vengeur.” L'impie d'Holbac va plus loin : “ Dans toutes les contrées de la terre, on nous assure qu'un dieu s'est révélé ” ; et le savant Charles Bonnet, après avoir approfondi tous les monuments de l'histoire, voit dans le Christianisme “ une religion dont l'universalité embrasse tous les siècles, tous les lieux, toutes les nations.”

Benjamin Constant n'a pas été moins frappé des traits de ressemblance qui existent entre les diverses formules religieuses, et qui indiquent qu'elles procèdent de la même source dont toutes, à l'exception d'une seulement, se sont plus ou moins écartées dans le cours des âges. “ En parcourant l'Europe, l'Asie, et ce que nous

connaissions de l'Afrique ; en partant de la Gaule, ou même de l'Espagne, et en passant par la Germanie, la Scandinavie, la Tartarie, l'Inde, la Perse, l'Arabie, l'Ethiopie et l'Egypte, nous trouvons partout des usages pareils, des cosmogonies semblables, des corporations, des rites, des sacrifices, des cérémonies, des coutumes et des opinions, ayant entre elles des conformités incontestables ; et ces usages, ces cosmogonies, ces corporations, ces rites, ces sacrifices, ces cérémonies, ces opinions, nous les retrouvons en Amérique, dans le Mexique et dans le Pérou."

" C'est vainement, observe-t-il, que l'on voudrait assigner pour cause à ces conformités des dispositions générales, inhérentes à l'esprit humain. Il éclate dans plusieurs détails des ressemblances si exactes sur des points si minutieux, qu'il est impossible d'en trouver la raison dans la nature ou dans le hasard ; et ce que nous apprenons journellement des antiquités de l'Inde, la manière dont les savants anglais reconnaissent dans les traditions de cette contrée les dates principales de l'histoire juive et les fables de la religion grecque, romaine et scandinave, l'espèce de concordance qui en résulte pour les croyances de ces peuples, toutes ces choses ont redonné dans ces derniers temps, une vraisemblance presque irrésistible à l'hypothèse d'un peuple primitif, source commune, tige universelle de l'espèce humaine."

Nous n'en finirions pas s'il nous fallait réunir les preuves de divers genres qui établissent que toutes les religions de l'univers ne sont au fonds que des sectes plus ou moins éloignées de la religion chrétienne, qui fut la première en date et sera la dernière en durée. C'est d'elle que le genre humain tout entier a reçu ses opinions fondamentales. S'il les a corrompues ou modifiées par la suite, néanmoins il n'a pas cessé de conserver, au milieu des plus étranges aberrations, des notions sublimes sur Dieu, l'homme et le monde, débris glorieux d'une tradition sainte qu'il a bien pu dans son aveuglement, morceler, altérer et amoindrir, mais qu'il n'a jamais été capable de détruire, ni de mettre entièrement en oubli.

Ainsi, Dieu et sa providence, la création du monde, la déchéance de l'homme et sa rédemption future, les quatre dogmes sur lesquels repose tout l'édifice de notre croyance, n'ont pas été séquestrés durant quatre mille ans dans le coin le plus obscur de l'Orient, comme voudrait le faire croire l'incrédule, mais ils ont été au contraire l'apanage commun des nations qui, malheureusement pour elles, les ont défigurés par des mythes, des symboles et des fables absurdes, fruits de l'ignorance et de la perversité. Or, pour quiconque a pénétré les mystères d'iniquité du paganisme, il y a

dans ce fait de la perpétuité et de l'universalité de la Révélation primitive, quelque chose de providentiel, de surnaturel et de profondément divin. Car jamais l'erreur n'eut plus de moyens et d'envie d'anéantir jusqu'aux derniers fragments de la vérité que dans cette nuit effrayante de quarante siècles, qui fut exclusivement son ouvrage et son règne.

Les ténèbres se sont enfin dissipées ; la lumière s'est faite dans les âmes. Le Christianisme, malgré les mépris et les haines qui l'accueillirent au début, s'étendit rapidement dans tous les pays civilisés et barbares : tant il était conforme à la raison et naturel à la conscience, une fois dégagées du joug des superstitions païennes ; tant il était propre à combler le vide qui se faisait sentir de toutes parts dans les institutions, les lois et les mœurs par suite de l'amoindrissement et de la corruption des vérités nécessaires aux hommes.

Et maintenant, le Christianisme est partout, en dépit des résistances, des proscriptions et des révoltes contre lesquelles il a sans cesse à se défendre. Il a vu s'élever et disparaître mille cultes qui semblaient devoir durer aussi longtemps que les passions humaines qui leur avaient donné naissance. Il subsiste même après Luther, même après Voltaire, même après cette tempête formidable que la Révolution, avec son cortège de démolisseurs et de sophistes, a soulevée en tous lieux contre le trône et l'autel. Par un miracle permanent, il se conserve toujours le même, enseignant Dieu à toute créature et le salut par le Christ.

II

De tout temps, la religion a été considérée comme la base nécessaire de la société civile. Les gouvernements lui doivent leur puissance morale et leur stabilité ; les peuples, leur civilisation, leurs lumières et le plus pur de leur gloire ; les citoyens, leurs principes et leur probité.

Dans l'antiquité, on pouvait sans doute contester une partie de ces résultats à l'action dissolvante du paganisme ; mais ce serait une injustice désavouée par l'histoire des dix-huit siècles écoulés depuis Jésus-Christ, de prétendre que le Christianisme n'a pas apporté effectivement de tels bienfaits à l'univers.

“ Qui ébranle la religion ébranle le fondement même de toute société,” dit Platon ; et Xénophon observe que “ les cités et les nations les plus pieuses furent toujours les plus sages et celles qui

eurent une plus longue durée." Plutarque va plus loin : " Il est plus difficile, s'écrie-t-il, de bâtir une ville dans les airs que de constituer une société sans la croyance aux dieux." Montesquieu remarque en parlant de la république romaine, que " dans toutes les révolutions de Rome, la religion fut toujours le plus grand frein "; et que " ce peuple qui se mettait si facilement en colère avait besoin d'être arrêté par une puissance invisible." Rousseau atteste que " jamais Etat ne fut fondé sans que la religion ne lui servit de base "; et de son côté, Voltaire affirme hautement que " partout où il y a une société la religion est absolument nécessaire." La raison en est simple : c'est que les hommes, nés sociaux, naissent également religieux ; ils sont faits pour croire aussi bien que pour vivre ensemble. Voilà pourquoi la politique s'est universellement alliée à la religion plus encore par intérêt et par besoin que par sympathie.

Otez la religion de l'univers, et l'univers retombe dans le chaos : tout est confondu, tout change de face parmi nous. L'entendement, privé de règle, ne sait plus se guider dans ses recherches, ni se fixer dans ses opinions. La raison, abandonnée à elle-même, flotte incertaine, sans gouvernail ni boussole, sur la mer orageuse des systèmes, se laissant mollement entraîner à tout vent de doctrine. Plus rien qui explique les contradictions perpétuelles de notre être, qui justifie nos aspirations vers l'infini ; plus rien qui domine les intelligences pour les rallier dans une même foi, dans un même amour. Il devient dès lors impossible de s'entendre avec soi-même ou avec les autres, d'arriver à une solution décisive, satisfaisante et certaine des problèmes qui intéressent souverainement nos destinées. Avides de bonheur et indignés de souffrir, comme Proudhon on ne voit plus dans la nature que l'acte d'un Dieu en délire, et dans le monde, qu'une œuvre de misère, de désordre et d'anarchie. Comment alors vivre autrement que d'une existence toute matérielle, avec l'égoïsme pour principe unique, et pour unique but le plaisir ?

Otez la religion de l'univers : et la plupart n'aperçoivent plus que le néant au-delà des horizons de cette vie, et pressés par la mort, ils se hâtent de jouir, sans souci de l'heure où s'achèvera fatalement la dissolution de leur être. Et on ne distingue plus entre le bien et le mal ; chacun ne consulte pour agir que l'intérêt ou la passion du moment. L'opinion ou la conscience publique, cette force préventive qu'on serait tenté de croire non moins puissante que la loi pour la répression des délits, se fausse, se pervertit avec les mœurs générales, et n'impose plus de frein à la licence.

Otez la religion de l'univers : et le crime, débordant de toutes

parts, il vous faudra multiplier les prisons et les échafauds sans espoir d'arrêter ses ravages ; et vous aurez le barbare régime de la Terreur ; et personne ne sera sûr du lendemain !

Otez la religion de l'univers : et les lois les plus saintes sont foulées aux pieds ; et il n'est plus d'autorité, plus d'obéissance, plus de justice. Le droit de la force se substitue audacieusement à la force du droit. La confiance mutuelle, élément obligé des relations civiles, est détruite du même coup. Partout des gens suspects, des ennemis partout. L'éternelle haine du pauvre contre le riche se réveille plus aveugle, plus implacable, plus menaçante que jamais. Ici, l'insurrection, là, l'esclavage, mais nulle part l'ordre, la paix, ni la liberté !

Otez la religion de l'univers : et l'homme, qui doit être sacré pour l'homme à cause de sa sublime origine, n'est qu'une machine qu'on exploite, ou un obstacle qu'on brise et qu'on rejette loin de soi pour atteindre le but. La femme n'est plus qu'un être sacrifié, l'enfant, un esclave ou une victime soumise aux fantaisies du plus fort. Et tous les rapports sociaux, les liens naturels mêmes sont rompus. Et le mariage n'est plus qu'une union éphémère où les sexes s'accouplent par caprice et se séparent de dégoût. La famille se dissout. L'Etat se désorganise pour disparaître enfin sous le choc de révolutions incessantes. Plus de morale, puisqu'il n'y a plus de Dieu qui fasse espérer ou trembler !

Otez la religion de l'univers : et l'univers désormais n'est qu'un cloaque impur où le mal triomphant dans son audace impunie est seul adoré. Et les peuples, descendus au dernier degré d'abjection et de barbarie, se dévorent les uns les autres jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que quelques montres pour régner sur des ruines !

Or, qui voudrait habiter des lieux que rempliraient la servitude, la désolation et le deuil ?.....

Taxera-t-on d'exagération ces paroles, quand l'orateur romain, en plein paganisme, prononçait les suivantes qui donnent encore plus de force aux nôtres ?

“ Otez la piété, la religion, dit ce grand homme, quelle perturbation de la vie, quelle confusion, quel chaos ! En vérité, ajoute-il, je ne sais si, la piété envers la Divinité enlevée, il peut subsister parmi les hommes quelque bonne foi, si toute société n'est pas détruite, et s'il reste aucun principe à la justice, la plus excellente de toutes les vertus.”

F. X. DEMEREA.

(à continuer)

LE CANADA DEVANT L'EUROPE

LU A L'UNION CATHOLIQUE LE 7 NOVEMBRE 1875.

Jamais le génie colonisateur de la France n'a jeté de si vivaces racines que dans cette partie de l'Amérique du Nord qui forme aujourd'hui la Puissance du Canada. Déjà les Espagnols avaient, depuis plusieurs années, conquis et ensanglanté presque toute l'Amérique du Sud et une partie de l'Amérique du Nord, lorsque pour la première fois le drapeau français fut déployé sur le Saint-Laurent. L'amour des richesses et la soif d'aventures qui avaient jeté Anglais et Espagnols sur le Nouveau-Monde, ne furent en aucune sorte les mobiles des premiers fondateurs de votre pays.

Le seul désir de répandre la foi et de propager au loin les doctrines du Christ, poussa François 1er et les personnes de son entourage à venir établir dans ce pays, alors inconnu, des colonies et des missions qui sont devenues célèbres. Appuyés sur la religion de leurs pères, guidés par un clergé héroïque dont le sang coula plusieurs fois pour la défense de la religion, les Canadiens développèrent avec une merveilleuse rapidité tous les éléments de progrès que leur offrait une nature vierge et fertile. Abandonnés par leur mère-patrie, ils gardèrent toujours comme un dépôt sacré ces vieilles traditions religieuses qui firent si grands leurs premiers fondateurs. Ils luttèrent longtemps pour rester français, mais lorsque le sort des armes les eût placés sous la domination anglaise, ils firent tous leurs efforts pour dégager leur nationalité de celle de leurs maîtres. Malgré toutes les lois vexatoires édictées par les gouverneurs anglais contre leurs institutions, leur langue et leurs croyances, ils n'en conservèrent pas moins leur autonomie ; aujourd'hui même que leur nombre s'est considérablement augmenté, soit par l'accroissement naturel de la population, soit par l'émigra-

tion, ils se serrent les uns contre les autres comme en faisceau pour empêcher l'élément saxon de tout englober. Je dirai en passant que le Canadien doit à ses principes religieux et à sa haute moralité d'être le fondateur de la race la plus prolifique du monde.

Il m'a paru intéressant et plein d'actualité de déterminer, dans cette courte étude, quelques-unes des causes qui ont retenu si longtemps le Canada dans l'obscurité.

L'Europe en général apprécie encore le Canada d'après les paroles que répétait Malte-Brun en 1817 : "La civilisation naissante semble encore une plante étrangère dans le Canada." Il n'est pas dans nos universités européennes un seul élève qui ne connaisse l'histoire de Tyr, de Carthage et autres colonies de peuples qui ne sont plus ; tous vous raconteront quelles furent les destinées de ces vieilles ruines du passé. Demandez à nos jeunes bacheliers ce que firent César, Annibal et tant d'autres capitaines moins célèbres, et tous vous rediront avec enthousiasme les hauts faits de ces fameux généraux. Demandez-leur ce que furent Frontenac, Montcalm et d'Iberville, et ils ne sauront que vous répondre.

Comment donc se fait-il que l'histoire ancienne, l'histoire du moyen-âge et l'histoire moderne soient en Europe l'objet d'études si profondes, et que l'histoire des peuples nouveaux-nés en Amérique, soit si ignorée sur le vieux continent ? Plusieurs raisons vont nous expliquer cet étrange mystère. Les destinées du Canada ont été trop longtemps rivées à celles de l'Angleterre pour que son histoire ait pu se dégager de celle de la métropole. Ce n'est que de la guerre de l'indépendance que date l'histoire des Etats-Unis comme peuple. L'attention des savants et des politiques d'Europe a toujours été trop absorbée par le rôle considérable joué par l'Angleterre, pour que l'histoire de ses colonies n'ait pas passé inaperçue. Mais si l'Angleterre attire à elle tous les regards au détriment de ses colonies, elle ne peut en aucune sorte rabaisser pour l'avenir le prestige qui ressortira pour elles de leur marche vers la civilisation.

Nous trouverons encore dans la division des études en Europe, une nouvelle raison des fausses appréciations faites sur votre pays. Les programmes d'études de nos universités ne donnent que comme accessoires l'histoire des peuples nouveaux ; leur existence ne nous intéresse que lorsque leur histoire se trouve par hasard mêlée à la nôtre. Il est probable que si les noms de Louis XVI et de Lafayette n'avaient pas été mêlés d'une manière si intime à la guerre de l'indépendance des Etats-Unis, cette guerre qui a eu de si graves conséquences, ne nous rappellerait rien de précis et ne nous apparaîtrait que comme un de ces grands événements dont le contre-coup ne peut se faire sentir que dans certai-

nes limites. Le Français, fier de ses exploits et de son histoire, "Gesta Dei per Francos," n'attache guère d'importance qu'aux événements où il a été partie active. Je mets en principe qu'il n'est pas en France parmi la jeunesse des écoles, un seul élève sur cent qui ait des connaissances arrêtées sur l'affranchissement des colonies espagnoles de l'Amérique du Sud, et Bolivar n'est guère connu dans nos pays que par le chapeau auquel il a donné son nom. Tous les grands événements qui depuis un siècle ont changé la face des deux Amériques, n'ont eu en Europe qu'un mince retentissement. Le théâtre de ces événements était trop éloigné de nous et les intérêts trop différents pour que l'opinion publique en ait été vivement impressionnée. Sous le nom générique d'Amérique du Nord l'Européen confond volontiers l'Union Américaine et le Canada, et à ses yeux les peuples qui habitent ces contrées sont de mœurs et de goûts similaires. L'erreur est grande, je l'avoue; entre les Etats-Unis et le Canada il y a un abîme. Le caractère essentiellement religieux de la civilisation canadienne, l'ostracisme dont ce peuple chrétien a frappé les prétendus progrès sociaux de la révolution française, ont aussi beaucoup contribué à détourner de lui l'attention des Européens. Notre littérature, en effet, et même nos institutions religieuses portent presque toutes le cachet de ce funeste libéralisme, qui depuis cent ans fait crouler sur leur base les meilleures sociétés. Aux yeux de l'Européen, le Canadien est une nation rétrograde, parce qu'il respecte sa religion et ses prêtres. Il n'est donc pas étonnant que presque tous nos écrivains passent sous silence les merveilleux progrès de votre pays.

Un autre obstacle à ce que le Canada ait jusqu'ici été jugé sagement, réside dans la cessation presque complète de relations entre la France et son ancienne colonie pendant plus de cent ans.

Vous n'ignorez pas la fin désastreuse du règne de Louis XVI, ni les commotions profondes imprimées à l'Europe par la révolution française. Notre marine qui avait cependant joué sous Louis XVI un assez beau rôle dans l'Inde et en Amérique était tombée, quelques années plus tard, dans le plus complet désarroi. Les sanglantes péripéties de ce grand drame qui coûta la vie à un fils de St. Louis, remuaient trop en ce moment les entrailles du peuple Français pour que tout autre événement ne passât pas inaperçu à cette époque. Lorsque Napoléon fut devenu le maître des destinées de la France, nos vaisseaux avaient complètement oublié le chemin du Canada. Les interminables guerres de l'Empire, le blocus continental et surtout la puissance maritime de l'Angleterre, alors sans rivale, mettaient la France et ses gouvernants dans l'impossibilité de s'occuper de relations commerciales. Ce fut à peine si l'Europe

apprit par les journaux anglais que 300 canadiens, nouveaux spartiates, avaient sauvé leur pays en 1812. Comment penser à Chateauguay quand quatre cent mille français parsemaient de leurs cadavres les steppes de la Russie? Sous Louis XVIII, Charles X et même Louis-Philippe, le Canada demeura presque inconnu à l'Europe, et fut confondu sous le rapport de sa constitution, de ses mœurs et de ses conditions d'existence avec toutes les colonies anglaises de l'Amérique du nord. Ce n'est que sous le second Empire que le gouvernement français envoya à Québec un navire de guerre, *La Capricieuse*, je crois, capitaine de Belvèse, pour essayer de rétablir les relations de la France avec son ancienne colonie.

La France apprit avec orgueil, messieurs, le flatteur accueil fait par vos compatriotes à notre pavillon, et votre vieille mère-patrie tressaillit de joie en retrouvant sur des rives si éloignées des enfants qu'elle ne connaissait plus. Dès ce jour quelques relations qui tendent aujourd'hui à devenir plus fréquentes, s'établirent entre les deux pays. La jeune littérature canadienne fit son apparition en France, et Ferland, Garneau, Crémazie et Fréchette, prosateurs et poètes, appelèrent l'attention de nos célébrités littéraires sur votre jeune pays.

Beaucoup de canadiens franchirent les mers et vinrent achever dans nos universités une éducation peut-être insuffisante. L'élan était donné, la France venait de reconnaître ses enfants, mais elle a pendant de si longues années été séparée d'eux qu'elle ne connaît pas encore leur caractère, ni les transformations que la domination absorbante de l'Angleterre leur a fait subir.

Ce que la France ne connaît pas, messieurs, et ce qu'elle aurait pourtant intérêt à connaître, c'est le merveilleux développement de votre population, qui n'est dû qu'à la haute moralité dont vous avez entouré le sacrement de mariage, moralité qui a fait de la femme canadienne le modèle de l'épouse et de la mère. Ce qu'elle ne connaît pas, ce qu'elle ignore même d'une manière presque absolue, c'est l'héroïsme avec lequel vous avez défendu la foi de vos pères, c'est votre marche ascendante vers le progrès intellectuel et moral, c'est la richesse de votre sol et de vos mines, enfin les éléments de prospérité que la main du Créateur a jetés à pleines mains sur votre beau pays. Un jour, elle appréciera mieux que par le passé cette civilisation essentiellement chrétienne qui semble braver la révolution déchainée aujourd'hui sur tout ce que le monde contient de respectable et de sacré. Votre histoire deviendra populaire dans nos écoles; vos légendes dorées empreintes de sentiments religieux, les épisodes de vos guerres avec l'étranger et le nom de

vos célébrités indigènes recevront en France droit de cité. Nos enfants apprendront avec un légitime orgueil, que c'est à des canadiens-français que sont dues ces belles découvertes qui ouvrirent jadis au commerce français, la navigation du St. Laurent et du Mississipi. Vos coureurs des bois et vos missionnaires, apôtres de la civilisation dans les solitudes de l'Amérique, seront placés à côté de nos illustrations nationales et ce sera avec fierté que le Normand et le Breton rappelleront à leurs enfants qu'un de leurs aïeux alla jadis planter le drapeau fleur-de-lysé au confins du monde connu.

Lorsque, vous l'avouerais-je, messieurs, j'abordai pour la première fois sur vos bords, mon étonnement fut grand, en retrouvant ici comme une province détachée de ma chère patrie. Mes impressions furent exactement les mêmes que celles d'un voyageur français qui écrivait déjà en 1833 sur votre pays, ces paroles pleines de vérité :

“ On se croit ici sur un terrain d'ancienne formation. On y respire en quelque sorte un air tout Européen. Les maisons et les champs, les unes par leur construction et leurs dispositions, les autres par leur aspect et leur culture me rappelaient quelques parties de notre belle France. Je retrouvais nos belles fermes de Normandie..... Et ce qui ajoutait à mon illusion, c'était ce langage de ma patrie que j'entendais dans la bouche des habitants. Mon esprit se reportant vers le passé, se plaisait à se rappeler les hauts faits et les travaux inouïs de ces intrépides canadiens, qui, tandis que ce vaste continent était encore presque inconnu, le parcouraient cependant dans toutes les directions, et sur une étendue de plus de 1800 lieues, apprenaient à des milliers de peuplades sauvages à connaître et à respecter avant tout le nom français. En effet, quoique par une malheureuse insouciance on paraisse l'avoir oublié, toutes ces immenses contrées qui s'étendaient depuis le Labrador et la baie d'Hudson jusqu'au golfe du Mexique, furent jadis reconnues, visitées, parcourues dans tous les sens, par ces infatigables canadiens, que la tradition nous peint audacieux, conquérants sans généraux et sans armées, navigateurs intrépides sans marine, commerçants sans richesses, et savants géographes sans compas.”

Ce n'est pas sans surprise que le voyageur européen qui visite vos bords apprend qu'il existe en ce pays deux villes admirablement bâties, dans les positions les plus pittoresques, et comme réunies, malgré une distance de 60 lieues, par un fleuve superbe dont les eaux baignent des villages et des fermes riantes, toutes deux centre d'un immense commerce, décorées déjà de la plupart de ces beaux édifices qui ornent nos grandes cités, et conservant

au milieu du concours d'étrangers, les usages, la langue et l'urbanité française. On parle si peu du Canada en France ! Et tout ce qu'on écrit et traduit sur le nord de l'Amérique est toujours si partial, si erronné.

Après l'orage terrible que la colère divine a déchainé sur la France, un vent d'apaisement semble aujourd'hui souffler sur mon pays qui fut le vôtre. Le peuple humilié semble avoir compris les terribles enseignements à lui donnés par la Providence, et la France entière naguère si impie se relève de son abaissement en revenant à ses vieilles traditions. Les malheurs de votre ancienne mère-patrie ont, je le sais, trouvé de l'écho dans vos cœurs ; chaque blessure faite au sein de la France remuait douloureusement votre patriotisme, et nous, ingrats, qui vous avons oubliés durant nos jours de prospérité, nous avons reçu avec effusion les généreuses offrandes que la charité canadienne nous envoyait pour soulager de terribles misères. Espérons qu'un jour qui n'est pas très-éloigné votre beau pays sera l'objet de meilleures appréciations.

Peut-être aussi le Canada français n'est-il si mal connu qu'à cause du peu de notoriété qu'a sa presse française en Europe. L'histoire du Canada depuis 1763, se résume dans la lutte héroïque qu'ont soutenue les canadiens-français pour défendre pied à pied leur religion, leurs traditions et leurs mœurs. Cette lutte des deux races française et anglaise a trop vivement préoccupé toutes les forces vives du Canada pour que sa presse française eût le loisir de collaborer d'une manière appréciable à l'édifice du progrès social. Toutes ces luttes intérieures ont développé dans le cœur des canadiens-français un amour inaltérable pour leur nationalité, pour leur religion et pour son héroïque clergé qui fut toujours le premier promoteur des réformes utiles et des revendications nationales. La presse canadienne-française presque toute sous la direction de jeunes gens d'un grand talent, a malheureusement rétréci le champ de ses études ; si elle a toujours été la première sur la brèche pour signaler aux canadiens les atteintes portées à leurs droits, elle ne s'est jamais malheureusement préoccupée de ces problèmes sociaux qui sont appelés un jour peut-être à résoudre la question posée entre le travail et le capital. Presque tous les économistes anglais et français, brillants utopistes, ont essayé de dégager l'humanité de Dieu et n'ont cherché à poser les bases de leurs doctrines que sur la raison humaine. Fille de la religion, la littérature canadienne est appelée un jour à élucider ces questions en subordonnant la raison humaine à la révélation divine. L'absence presque complète de chronique littéraire, et peut-être aussi le nombre considérable d'annonces qui changent vos publi-

cations périodiques en prospectus de commerce, sont une des causes du peu de popularité de votre presse financière. Le jour où désertant quelquefois l'arène politique vos jeunes journalistes viendront apporter une pierre à l'édifice de la civilisation, alors peut-être leurs œuvres, devenant cosmopolites, rayonneront au loin.

Donnez place dans les colonnes de vos journaux à des articles humoristiques sur les travers de la société et sur ses ridicules : polissez les mœurs en vulgarisant la musique profane et religieuse. la peinture et les beaux arts ; encouragez vos jeunes artistes sans cependant leur inspirer trop d'orgueil, évitez de les mettre en parallèle avec Berlioz, surtout à leurs débuts ; flétrissez du fouet de la satire la fourberie, le parjure et l'impiété, et apprenez au peuple ses devoirs de chrétien et de citoyen.

Mettez au concours dans vos jeunes académies toutes ces grandes questions pleines d'actualité à la résolution desquelles est attaché l'avenir des sociétés. Excitez par des récompenses honorifiques l'émulation de cette vaillante phalange d'écrivains dont la sève reste stérile parcequ'elle n'est stimulée par personne. Combattez par tous les moyens possibles cette indifférence de la foule pour toute œuvre qui ne remue pas ses passions. Attachez-vous à étudier mieux que par le passé votre beau Canada ; encouragez vos jeunes naturalistes, vos géologues, et peut-être trouverez-vous un continuateur de Logan et d'Audubon, un rival de l'immortel Agassiz. Quand la presse canadienne-française aura rempli une partie de ce programme, elle reprendra la place qui lui est due à la tête des meilleurs institutions de votre pays.

Nombre de voyageurs français ont depuis le commencement de ce siècle visité le Canada, mais, chose extraordinaire, presque tous en ont rapporté des impressions défavorables à votre pays. Leur séjour parmi vous a toujours été trop court, les préventions préconçues trop enracinées pour que leur jugement ait été impartial. Les grands hommes d'Europe qui ont foulé votre sol, comme Ampère et Chateaubriand, n'ont presque remarqué chez vous que les aspects grandioses que présente la nature dans votre beau pays. Les voyageurs européens préfèrent généralement l'orient à l'occident. L'imagination aime à étudier sur place les générations qui ne sont plus. Notre jeunesse est passionnée pour les antiquités grecques, romaines et asiatiques. Tous les jours nous voyons partir pour l'Égypte, pour la Grèce et pour l'Asie de jeunes savants qui vont demander aux ruines des antiques cités, l'histoire des civilisations éteintes. Ninive, Babylone, Palmyre, Persepolis et Ecbatane sont sorties de leur tombe et nous ont révélé les splendeurs qui les illustrèrent jadis.

Les races greco-latines, races d'imagination et de sentiment apprécient peu en général cette civilisation matérielle qui a fait de l'Américain du Nord l'homme le plus positif du monde. Le positivisme, c'est l'apothéose de la matière, la négation de la Providence. Nous aimons avant tout à étudier l'enfance des peuples et à suivre leur histoire dans toutes ses évolutions jusqu'à ce qu'ils sont parvenus à leur parfaite maturité.

L'histoire des Etats-Unis ne deviendra jamais bien populaire en France parce que ce peuple n'a eu ni enfance, ni jeunesse, et que sa maturité a précédé son adolescence. Nous ne pouvons, en effet, reconnaître dans son histoire aucune de ces transitions de la faiblesse à la virilité, nulle de ces époques dont le récit, embelli par la tradition, reçoit plus tard la consécration de la poésie.

Il n'en est pas de même du Canada. Son histoire où l'héroïsme côtoie partout la foi religieuse, marque d'un trait particulier les commencements de son peuple. Peut-être n'a-t-il pas progressé comme les Etats-Unis, peut-être ses usines sont-elles moins nombreuses, mais l'homogénéité de sa race, de ses croyances et de ses mœurs a sauvé chez lui ces principes de haute morale que le catholicisme y a semés de tous côtés. Moins de manufactures, mais plus d'églises, moins d'industriels, mais plus de chrétiens.

Une voix plus autorisée que la mienne vous redira peut-être un jour les destinées que l'avenir réserve au Canada ; mais ce que je puis vous prédire dès aujourd'hui, c'est que votre pays que le Seigneur a placé comme la sentinelle du catholicisme dans l'Amérique du Nord, ne démentira jamais son origine ; il se montrera digne de l'esprit qui anima jadis ses premiers fondateurs en faisant respecter au loin la religion du crucifié et la gloire de la France.

FERDINAND LABADIE.

UNE DOUBLE ÉVASION

I

LOCOFOCOVILLE, 19 FÉVRIER 1861.

Mon cher neveu,

Pendant le séjour qu'elle fit ici l'été dernier, votre mère m'apprit que vous étiez imprimeur, et que vous écriviez quelquefois dans les journaux. Elle me montra même quelques-uns de vos essais littéraires, et je dois avouer que je les trouvai meilleurs que je m'y attendais.

Je désire que vous veniez fonder un journal whig à Locofocoville. D'après mes informations, il vous faudrait de douze à quinze cents dollars pour les frais d'un tel établissement. Je n'ai pas l'intention de vous donner un dollar ; mais je souscrirai pour mille abonnements que je payerai d'avance, aux conditions suivantes :

- 1^o Vous adresserez les milles exemplaires représentant ces abonnements aux personnes que je vous désignerai. Ces personnes seront des démocrates qui, selon toute probabilité, ne vous accorderaient pas spontanément leur patronage. N'importe le nombre des exemplaires qui pourraient être refusés ou renvoyés, ma liste sera toujours complète. Si, par occasion, quelque individu indiqué sur ma liste souscrit pour son compte et s'abonne directement, je devrai en être informée sans retard, afin de substituer un autre nom à celui de l'abonné volontaire ;

- 2^o Vous vous abstenrez de toute attaque personnelle, et vous ne devrez point répondre à celles dont vous pourriez être l'objet. Je veux que vous confondiez vos adversaires par l'urbanité de votre polémique ;

- 3^o Vous ne devrez jamais faire mention de gérants d'hôtels ayant

des façons de gentleman, de brillants directeurs de chemins de fer, de capitaines de bateaux à vapeur accomplis, et ainsi de suite. La littérature est malheureusement plus servile et plus vénale de nos jours qu'au temps des anciennes dédicaces ;

4^o Après une élection, vous ne devrez pas imprimer plus d'une fois en deux ans des phrases comme celles-ci : "Maintenant que la fumée de la dernière bataille politique commence à se dissiper, et que chaque parti peut compter ses morts et ses blessés, etc.," ou autres lieux communs de cette espèce ;

5^o Dans chaque numéro du journal, vous condenserez les nouvelles politiques en un seul article écrit, et non composé à coups de ciseaux. De plus, vous indiquerez loyalement la source de tout article ou simple information empruntée par vous aux autres journaux ;

6^o Votre journal sera d'une belle dimension. Il paraîtra une fois par semaine et s'appellera *le Libéral de Locofocoville*. Prix de l'abonnement annuel : deux dollars.

Si vous agréez ma proposition et mes conditions, faites-le-moi savoir sans délai.

Votre tante,

EUNICE HENDERSON.

A monsieur Thomas Wynans, à Harrisburg.

II

La lettre ci-dessus produisit en peu de temps le premier numéro du *Libéral de Locofocoville*. A dater de ce jour, il n'y eut que deux samedis signalés par la non-apparition du journal. Les événements qui provoquèrent cette exception font l'objet du récit qu'on va lire plus bas.

Indépendamment du généreux patronage de ma tante, mon journal réussit au-delà de mes espérances. Le village possédait déjà une feuille démocrate. Cet organe du sentiment public complimenta mon premier numéro au point de vue de la typographie, tout en déplorant sa ligne politique. Il souhaita le succès au nouveau venu, sans se hasarder à le lui prédire. Dès lors mon voisin se déchaîna contre moi avec toute la violence qui distinguait la presse de cette époque. Ayant appris que ma feuille était largement patronnée par Mrs. Henderson, il ne se lassa pas de m'appeler "le neveu de ma tante." Je lui répliquai vertement par le paragraphe suivant :

"Le Herald (c'était le nom de mon rival en journalisme) ayant

appris tout ce que notre publication doit à la libéralité de Mrs. Henderson, ainsi que les liens qui nous unissent à la respectable dame, en a pris prétexte pour nous qualifier de "digne neveu de notre tante." C'est à la fois un compliment et une allusion spirituelle. Aussi nous plaisons-nous à le remercier de sa politesse et à le féliciter de son esprit, ces qualités étant assez rares pour mériter des éloges toutes les fois qu'on a le bonheur de les rencontrer."

Après cette légère escarmouche, je demeurai indifférent aux attaques dirigées contre moi, et mis tous mes soins à suivre la ligne que me prescrivait les instructions de ma tante. Le *Herald* et autres feuilles démocratiques se lassèrent bientôt de poursuivre un journal que rien ne pouvait entraîner hors des voies d'une sage modération. L'éditeur du *Herald* était au fond un excellent homme, et nous devînmes bientôt bons amis.

Plusieurs des personnes auxquelles ma tante faisait adresser le journal, s'étant abonnées de leur propre gré, furent immédiatement remplacées par de nouveaux destinataires. La liste de Mrs. Henderson fut toujours complète tant qu'elle vécut. Elle prit même des mesures, comme on le verra ci-après, pour que cet état de choses continuât après sa mort. Cette distribution permanente de mille exemplaires en dehors de mon tirage personnel, me fit un grand bien sous le rapport de la publicité, car le produit de mes annonces s'accrut en même temps que celui de la vente. Quant à mon abstention systématique de toute discussion irritante, elle a pu paraître insipide à une certaine classe de lecteurs et l'induire à rejeter mon journal; mais en revanche elle m'en a concilié une autre plus respectable et bien autrement importante pour un journaliste rural, celle qui forme la meilleure partie de sa clientèle. En somme, j'ai tout lieu d'être satisfait de ma ligne de conduite, et je m'empresse de reconnaître que je n'aurais probablement pas aussi bien réussi en suivant mes seules inspirations. Il est certain que les conseils de ma tante ne contribuèrent pas moins à mon succès que sa libéralité.

III

Ma tante était une grande femme de quarante-cinq ans environ, aux larges épaules, à l'œil ouvert et plein de feu. Comme caractère, c'était la droiture en personne: elle ne haïssait rien tant que le mensonge et les faux-fuyants. Compatissante envers les pauvres, elle accueillait surtout ceux qui étaient décriés et pour lesquels toutes les autres mains se fermaient. Sa fortune considérable et

l'influence qui en résultait lui permettaient de s'affranchir de certaines tyrannies sociales, ce qui lui donnait un renom d'excentricité. Partout où elle portait ses pas démesurément longs et rapides, elle apportait en même temps une atmosphère de bon sens et de bons sentiments. C'était bien la personne la plus sympathique que j'aie jamais connue. On ne pouvait se trouver un instant dans sa compagnie sans subir l'influence de cette nature forte et saine, bien qu'un peu bizarre. Veuve et sans enfants, elle était la plus riche personne du voisinage.

Ma tante habitait une maison singulière et fort décousue, ou plutôt un assemblage de maisons bâties par elle pour remplacer une ancienne résidence qui avait été brûlée; aussi les avait-elle solidement construites en bonnes pierres et recouvertes en feuille de métal, pour qu'elles fussent le plus possible à l'épreuve du feu. Les bâtiments principaux, au nombre de quatre, étaient élevés de deux étages, et groupés aux quatre angles d'une grosse tour carrée à trois étages, qui en occupait le centre. L'entrée principale était dans la tour, presque entièrement occupée par un grand escalier circulaire. Toutes les chambres se faisaient remarquer par l'ampleur et la majesté de leurs proportions. Celles du second étage étaient voûtées. Cette habitation s'élevait et s'élève encore à un mille environ du village, au milieu d'une vaste propriété.

“ Mon cher Tom, me dit ma tante, je me suffis à moi-même autant que qui que ce soit; mais il y a des moments où la solitude me pèse un peu. Venez demeurer avec moi; ce sera de votre part un acte de charité. Vous aurez à votre disposition une belle bibliothèque et le choix d'une demi-douzaine de chambres.”

Je choisis en conséquence l'appartement situé au troisième étage de la tour; d'abord à cause de la belle vue qu'il commandait, ensuite parce que j'espérais être moins dérangé là que partout ailleurs. Mais je fus bien vite désabusé sous ce dernier rapport. La tour communiquait, soit directement, soit par le moyen de passages, avec toutes les pièces de l'habitation, car c'était, en architecture, un des grands principes de ma tante qu'il ne faut jamais être obligé de passer par une pièce pour aller dans une autre. Cette disposition, aidée par le grand escalier de la tour, faisait de ma chambre le lieu de rendez-vous de tous les bruits de la maison. C'était une véritable “galerie des murmures.” Néanmoins, je persistai dans mon choix, ne voulant ni renoncer à ma vue, ni avouer que j'avais mal choisi; encore moins que, lorsque j'étais dans ma chambre, j'entendais presque chaque mot murmuré dans la maison.

IV

J'étais, depuis deux ans, établi chez ma tante, lorsqu'un soir du mois de juillet je rentrai dans ma chambre pour écrire mon bulletin politique hebdomadaire qui devait paraître le lendemain, ce lendemain étant un samedi.

Cet article me coûtait ordinairement et me coûte encore beaucoup de travail. J'ai l'habitude de tracer une sorte de tableau synoptique des événements, et d'entremêler cette exposition de réflexions appropriées. Un pareil article exige plus de tact et de jugement que le commun des lecteurs ne saurait l'imaginer. Il s'agit de classer les faits et de les présenter dans l'ordre que commande leur importance. Des faits également importants ou frivoles par eux-mêmes changent de caractère, pour l'éditeur du journal, selon qu'ils s'éloignent plus ou moins du lieu de la publication. Puis, une fois l'article terminé, restent les nouvelles parvenues au dernier moment, qu'il faut grouper en un post-scriptum. Les personnes qui, durant mes rares absences, ont occupé mon fauteuil directorial ont généralement trouvé la composition de cet article fort difficile.

Dans la soirée dont je parle, je travaillai jusqu'après minuit sans interruption. Pendant ce temps, selon la coutume, les bruits ordinaires de la maison arrivèrent jusqu'à moi. J'entendis les discours nocturnes de James et de Maggie Penfield, les domestiques de confiance de ma tante, qui couchaient au-dessus de la salle à manger. Je surpris les confidences échangées entre les deux jeunes servantes, dans le passage qui conduisait à leur dortoir. Toutefois ces échos des commérages domestiques, auxquels j'étais depuis longtemps accoutumé, s'éteignirent graduellement, et tout rentra dans le silence.

Vers une heure après minuit, je crus distinguer quelque part au bas de l'escalier, un frottement dur et sec, qui se prolongea pendant quelques minutes. Je n'y prêtai d'abord aucune attention, croyant à quelque rat enfermé qui cherchait à se frayer une issue. Puis, comme je commençais à m'en inquiéter, ce bruit cessa complètement.

Mon labeur nocturne touchait à sa fin. J'étais en train de relire mon manuscrit et de raturer un paragraphe qui demandait force corrections, lorsqu'un nouveau bruit, celui de plusieurs pas étouffés, frappa mon oreille. Ma première pensée fut de croire aux voleurs.

“ Bah ! me dis-je au bout d'un instant, ce doit être ma tante ou

quelqu'une des servantes qui est sortie de son lit et qui marche nu-pieds."

Rassuré par cette conjecture, je repris mon travail et le poursuivis pendant cinq minutes sans me préoccuper autrement des rumeurs insolites qui parvenaient jusqu'à moi.

Tout à coup la voix de ma tante vint troubler ma sécurité.

"Qui est là ? que voulez-vous ?" s'écriait-elle avec force.

Il y eut alors un tumulte précipité, puis un coup de feu suivi d'une lourde chute.

Je saisis mon revolver et me lançai dans l'escalier, que je descendis en trois bonds.

La grande porte de la tour était ouverte, et la lune brillait au dehors. Ma tante, dans son blanc costume de nuit, gisait sans mouvement au bas de l'escalier. Trois hommes, dont l'un en arrière des deux autres, fuyaient dans l'avenue qui mène à la grande route. Je déchargeai sur eux tous les coups de mon revolver. L'individu resté en arrière trébucha à mon second coup ; mais il se releva promptement et rejoignit les autres, qui couraient à toutes jambes.

Je revins à ma tante. Elle ne donnait aucun signe de vie. L'enlever dans mes bras, la porter dans sa chambre et l'étendre sur son lit fut l'affaire d'un instant. Pendant que je la transportais, il me semblait qu'elle faisait des efforts pour respirer. Je me trompais sans doute, car il fut reconnu un peu plus tard qu'une balle l'avait frappée au cœur.

J'allumai une bougie. Ce fut alors seulement que Maggie Penfield, la plus âgée et la plus brave des servantes, fit son apparition.

"Maggie, m'écriai-je, appelez votre mari et les filles. Votre maîtresse est assassinée."

Maggie parut stupéfaite. Je répétai deux fois mon injonction avant qu'elle la comprit. A la fin, elle alluma une lampe, et, prenant le flambeau, elle alla quérir les autres domestiques, éveillés par le premier coup de feu, mais demeurés tremblants dans leurs lits.

Je leur expliquai comme je pus ce qui venait d'arriver ; je leur commandai de courir au village et de ramener le docteur, le magistrat et le shérif. Aucun d'eux ne bougea.

"La peur vous retient, leur dis-je ; eh bien, demeurez ici, j'irai moi-même.

—Oui, monsieur, ils ont peur, dit Maggie. Il y a bien de quoi ; mais je vais y aller, moi, et vous verrez s'ils me suivront."

La robuste Irlandaise partit là-dessus, suivie de près par son mari et par les deux filles.

Je les vis s'éloigner au clair de la lune ; groupe étrange, effaré, fantastique dans son accoutrement : les femmes avec leur costume de nuit et les jambes nues ; James vêtu simplement d'un pantalon retenu par une seule bretelle.

Lorsqu'ils furent partis, je pris la lampe et procédai à l'examen des lieux, dans l'espoir de retrouver les traces des meurtriers. La porte d'entrée avait été ouverte sans aucun doute à l'aide d'une pince introduite dans la serrure, de façon à tourner la clef, qui se trouvait en dedans. En examinant la clef, je remarquai une pression récente. La pince devait avoir beaucoup travaillé ; c'était là probablement la cause du bruit que j'avais entendu en premier lieu.

Il y avait au-dessous de l'escalier une sorte de réduit voûté, dont on avait fait un cabinet garni de plaques de fer, et dont la porte, également doublée de fer à l'extérieur, était peinte en bois. Ce cabinet contenait un vieux coffre-fort, fermé par un cadenas, dans lequel ma tante déposait ses valeurs. Les assassins avaient forcé la serrure du cabinet. Leur intention était sans doute d'ouvrir ou d'enlever le coffre-fort, que deux hommes vigoureux pouvaient emporter à la rigueur. Ma tante, dont le courage ne connaissait aucun danger, les avait surpris au moment où ils allaient accomplir leur dessein. J'imaginai qu'elle avait dû saisir l'un des malfaiteurs et qu'elle avait été frappée sans avoir eu le temps d'appeler au secours.

Après avoir minutieusement visité l'intérieur de la maison, je me suis à explorer le dehors, mais je ne découvris aucune trace. Je me rappelai alors que les pas dont j'avais entendu le bruit étaient assourdis, comme ceux de personnes marchant sans chaussures. J'en conclus que les voleurs portaient des mocassins, alors fort en usage dans le pays. Ils ne pouvaient donc avoir laissé d'empreintes sur le gravier ni sur le gazon tondu de près, qui entouraient la maison.

Toutes ces observations faites, je retournai dans la chambre où le corps de ma tante gisait étendu sur le lit.

Je plaçai la lampe sur la cheminée. Dans cette situation, la lumière éclairait en plein le visage de la morte. L'expression était sérieuse, sans avoir rien de douloureux ou de contracté. Je m'adossai au chambranle et contemplai ces traits rigides que j'avais vus, quelques heures auparavant, empreints d'une si forte vitalité. Combien de temps dura cette contemplation ? Je l'ignore. Il me semblait que mes messagers ne reviendraient jamais. L'impatience de les voir de retour, l'événement qui venait de s'accomplir, ce cadavre que j'avais là sous les yeux, tout cela me jeta dans un

dédale de rêveries incohérentes et plus absurdes les unes que les autres.

Tout à coup je crus voir la morte changer de visage. Elle semblait ricaner comme une personne à qui l'on raconte ou qui lit quelque chose de comique.

Toutefois je me convainquis bientôt que c'était une illusion produite par le jeu des ombres. En effet, une légère brise, qui venait de pénétrer dans la chambre par la porte restée ouverte, faisait osciller la lumière de la lampe.

Je déplaçai la lampe, qui, à partir de ce moment, éclaira la face de profil. Cette face prit alors l'expression que je lui avais vue maintes fois, lorsque ma tante écoutait les sermons de notre excellent, mais verbeux chapelain : une expression d'ennui et de résignation mêlés.

Un bruit de voix m'annonça l'arrivée de plusieurs personnes. C'étaient les domestiques de la maison, un médecin, un magistrat, le shérif, trois ou quatre autres gentlemen et deux dames.

Je leur exposai l'événement avec beaucoup de difficulté. La douleur, un instant tenue en échec par la surprise, reprenait le dessus. Elle me serrait la gorge et m'ôtait presque l'usage de la parole. Bientôt, n'y pouvant plus tenir, je me mis à pleurer comme un enfant. Mon désespoir fut contagieux. La maison retentit des lamentations des femmes, et les hommes furent visiblement émus. A la fin, Maggie Penfield, m'ayant pris par le bras, me conduisit dans ma chambre, où je sanglotai de plus belle. La lassitude me ferma les yeux. Je m'endormis, pour ne me réveiller qu'à dix heures du matin.

Quand je descendis, je trouvai le coroner en train de faire son enquête. Il avait déjà interrogé les domestiques. Je dus, à mon tour, raconter sous serment ce que je savais touchant la mort de ma tante. J'articulai ma déposition aussi clairement et succinctement que possible. Le docteur examina la blessure, et conclut que la défunte avait été frappée au cœur. D'après son témoignage, l'assassin avait dû faire feu étant assis ou couché, ce qui portait à croire que ma tante l'avait terrassé. Je n'en fus point surpris, connaissant sa bravoure et sa vigueur. Le verdict du coroner attesta que Mme Henderson avait été assassinée d'un coup de pistolet tiré par une personne inconnue.

Nous étions alors au samedi, qui était le jour où devait paraître mon journal. L'éditeur du *Herald* déploya dans ces conjonctures une obligeance au-dessus de tout éloge. Il se rendit à mon imprimerie, fit mettre le journal sous presse et prit toutes les mesures

nécessaires pour sa publication, non sans ajouter de sa propre main un article dans lequel il rendait compte du meurtre, et payait un généreux tribut à la mémoire de la défunte.

Les funérailles eurent lieu le lundi suivant; après quoi, je revins à mon bureau et repris mes fonctions de rédacteur en chef. Le surlendemain, les papiers de ma tante furent examinés en présence de tous ses parents et de ceux de son défunt mari. Son homme d'affaires produisit un testament écrit par Mrs. Henderson quelques semaines avant sa mort, par lequel elle léguait à la famille de M. Henderson tout ce qu'elle tenait de sa générosité. Quant à sa fortune personnelle, ma tante la divisait entre ses propres parents; et je dois dire que, pour mon compte, j'étais généreusement pourvu. Elle me laissait sa maison avec les terres qui en dépendaient et me nommait, en outre, son exécuteur testamentaire et légataire universel. Une clause du testament m'enjoignait de continuer, pendant dix ans après sa mort, la publication du *Libéral* de Locofocoville, et de distribuer gratuitement chaque semaine mille exemplaires en sus des abonnements inscrits. Ma tante s'en rapportait à mon honneur pour l'exécution de ses dernières volontés.

V

Le shérif et ses agents déployèrent une grande activité pendant les cinq jours qui suivirent la mort de ma tante, pour découvrir le meurtrier et ses complices; mais toutes leurs recherches furent vaines. Ce résultat négatif fit dire à quelqu'un—il serait difficile de savoir qui—que la police n'était pas sur la véritable trace. De là une de ces étranges rumeurs qui s'élèvent souvent, sans qu'on en puisse déterminer la cause.

Le lendemain du jour de la lecture du testament, comme je me rendais à mon bureau, je rencontrai deux ou trois personnes qui répondirent très-froidement à mes salutations et passèrent sans s'arrêter. Je n'attachai sur le moment aucune importance à ce fait, mais je n'eus que trop l'occasion de me le rappeler un peu plus tard. En arrivant à l'imprimerie, je remarquai sur tous les visages une expression singulière. Tandis que je traversais les ateliers pour me rendre dans la pièce où j'avais établi mon sanctuaire, chacun me regarda sans m'adresser la parole. Je compris vaguement qu'il était question de moi parmi mes employés, et que mon apparition les réduisait au silence. Dès que j'eus fermé ma porte, une sorte de murmure se produisit au dehors. Je prêtai l'oreille. Le murmure se prolongeait; mais je ne pus rien saisir de distinct.

Il y avait alors dans mon imprimerie un ouvrier anglais fort habile, mais de mœurs vagabondes. Il passait sa vie à courir les États de l'Union, s'arrêtant dans les lieux où il trouvait de l'ouvrage, puis les quittant pour s'en aller travailler ailleurs, sans autre motif que celui de changer de place. Le vieux Georges Armstrong (c'était son nom) était, en outre, quelque peu ivrogne ; mais un ivrogne d'une espèce particulière. Il achetait un quarton de whisky, puis s'enfermait dans son domicile et y demeurait, plongé dans les vignes du bon Dieu, tant que durait la liqueur. Il se justifiait de cette habitude en disant que la fréquentation des public-houses était trop chère et ne convenait pas à un gentleman.

Ce capricieux typographe entra dans mon bureau et me pria de lui régler son compte, vu qu'il allait se remettre en voyage.

— Vous nous quittez dans un mauvais moment, lui dis-je. Nous avons beaucoup de travail, et votre départ va peut-être nous embarrasser.

— J'avais l'intention de rester encore, me répondit-il ; mais je ne pense pas que l'imprimerie puisse guère fonctionner plus longtemps.

— Je ne vous comprends pas ; qu'est-ce qui pourrait l'en empêcher ?

— Puisque vous l'ignorez, monsieur, je vais vous le dire. On vous soupçonne d'être l'auteur du meurtre de votre tante. Je n'ai pas besoin de vous dire que je n'en crois pas un mot ; mais, que voulez-vous ? l'opinion publique est ainsi faite ; plus une chose est absurde, mieux elle la gobe. Les esprits sont très-montés contre vous. Il se forme déjà des rassemblements à votre porte, et vous courez de grands dangers. Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de vous mettre en sûreté. Rien n'est aveugle et terrible comme la fureur populaire ; n'essayez pas de lui tenir tête.

— Est-ce possible ? m'écriai-je au comble de la stupeur.

— Encore une fois, monsieur, sauvez-vous. Quant à moi, je suis trop vieux et trop insuffisant, à moi seul, pour vous être de quelque secours. Payez-moi donc mon salaire, s'il vous plaît, et laissez-moi partir."

Je réglai le compte du bonhomme. Lorsqu'il fut parti et que j'eus le temps de réfléchir, les circonstances que j'avais à peine remarquées, le matin, me revinrent à l'esprit avec leur terrible signification. Bientôt je pus me convaincre qu'Armstrong ne m'avait pas trompé. L'orage commençait à gronder sérieusement autour de mon cabinet. Le murmure devenait tempête.

J'écrivis en toute hâte quelques mots au shérif pour l'informer de ce qui se passait et requérir sa protection. Je confiai ce billet au "diablotin" de l'imprimerie, un petit Arabe du plus beau noir,

sûr comme l'acier et rusé comme un renard de dix ans. (Ce fils de Mahomet publie actuellement à Philadelphie un journal religieux orthodoxe.)

Je me mis à la fenêtre pour le voir partir. Le prudent messenger comprenait la situation mieux que moi. Au lieu de courir la rue en tenant mon billet ostensiblement, il le cacha dans son bonnet de papier, prit d'une main un seau, de l'autre une grande brosse d'imprimerie, et s'en alla tranquillement en sifflant une mélodie nègre, jusqu'à ce qu'il eût traversé la foule qui s'amassait déjà devant la porte. Alors il jeta ses "impedimenta" et détala comme un écureuil poursuivi.

Le shérif arriva peu d'instant après, avec une escorte d'une vingtaine d'hommes. Ils me placèrent au milieu d'eux, et nous nous mîmes en marche. Le digne fonctionnaire me fit entendre que toute comparution devant un magistrat serait dangereuse, et que le seul moyen de me soustraire aux violences de la multitude était de me loger dans la prison. La foule qui nous entourait devenait à chaque pas plus nombreuse et plus menaçante; mais le shérif et ses acolytes étaient des hommes résolus et bien armés, ayant d'ailleurs une position considérable dans la localité. Grâce à leur protection, je n'eus à subir aucun mauvais traitement, bien que l'irritation de cette foule en délire se manifestât par des cris furieux.

Le shérif ne se contenta pas de m'enfermer dans la prison. Il m'introduisit dans la cellule des condamnés, qui se trouvait vacante pour le moment. Seulement, je ne fus pas mis aux fers. Une chaise, un matelas avec des couvertures, une petite table et les objets nécessaires pour écrire me furent immédiatement octroyés. Je fus, en un mot, pourvu aussi confortablement que les circonstances le permettaient.

Heureusement, le shérif ni aucun de ses officiers ne me croyaient coupable. Il n'y avait donc de leur part aucun danger de collusion avec la populace amentée contre moi. Cette conviction de mon innocence provenait sans nul doute en grande partie de leur répugnance naturelle à croire qu'ils avaient fait fausse route dans la recherche de l'assassin de ma tante. Quand la vanité des gens se trouve d'accord avec vos intérêts, vous pouvez généralement compter sur eux. Le shérif avait servi autrefois dans une armée quelconque. C'était un excellent homme à tête chauve, doué d'un gros ventre, d'une force herculéenne et jouissant d'une immense popularité. Je n'aurais pu souhaiter un plus brave protecteur dans les circonstances critiques où je me trouvais.

Depuis l'heure où je fus enfermé jusque fort longtemps après

minuit, un grand nombre d'individus stationnèrent devant la prison, s'excitant les uns les autres et proférant contre moi les plus horribles menaces. Ils ne parlaient de rien moins que de démolir la prison pour s'emparer de ma personne. Le plus acharné de tous était un nommé Stanley, un vrai taureau pour l'encolure et un ruffian de la pire espèce. La cellule des condamnés, où je me trouvais, prenait jour par une fenêtre grillée, située intérieurement à une hauteur de cinq pieds, mais s'élevant au-dessus du sol extérieur de neuf pieds environ. Vers minuit, Stanley et plusieurs autres forcenés s'approchèrent de la fenêtre. Stanley, ayant dressé une échelle contre le mur, se préparait à y monter, un revolver à la main, lorsque Charlie (c'était le nom familier par lequel on désignait le shérif) renversa l'échelle d'un coup de pied et, prenant le drôle au collet, lui dit à l'oreille quelques paroles qui le calmèrent instantanément.

“Mes enfants, s'écria le shérif d'un ton moitié rogue, moitié paternel, retirez-vous, ou sinon vous aurez affaire à moi, et vous savez que je ne suis pas tendre quand je m'y mets. Vous comprenez que je ne veux pas passer la nuit debout pour vos sottises criardes. Allons ! filez, et plus vite que ça.

—Personne ne vous blâme, Charlie, dit une voix dans la foule ; vous faites votre devoir.”

Les rassemblements se dissipèrent peu à peu. Quand il ne resta plus personne, Charlie vint me trouver dans ma cellule. Il m'apporta un pistolet avec des munitions et me dit :

“Je vais me coucher. Voilà trois nuits que je suis sur pied pour ces maudites recherches, qui ont eu un si beau résultat. Si quelqu'un de ces mécréants montre son nez à la grille, tirez-lui dessus. Je me charge de l'enterrer. Bonne nuit.

—Bonne nuit, Charlie. Que Dieu vous bénisse !”

J'étais jeune et intrépide à cette époque ; néanmoins je ne fermai pas l'œil jusqu'au jour.

VI.

La prison de Locofocoville était une construction rudimentaire, consistant en un assemblage de pièces de bois à peine équarries. A l'exception de la cellule des condamnés, cet édifice passait pour n'être rien moins que solide. Charlie disait qu'il était plus facile d'en sortir que d'y entrer. En revanche, la cellule qui me servait d'asile était regardée comme un chef-d'œuvre d'architecture défensive. Le sol s'élevait de deux pieds au-dessus du niveau général de la prison. Toute cette épaisseur était remplie par un socle de

forte maçonnerie. Deux grosses plaques de fer rivées l'une à l'autre formaient la porte. Les murs étaient revêtus d'une cuirasse de même métal, que renforçaient d'énormes barres, également de fer, assujetties par des crampons à l'avenant.

Le lendemain de mon incarcération, vers midi, Charlie m'amena un juge de paix, disant qu'il se sentait fautif de me retenir ainsi sans un mandat régulier. En conséquence, le juge me conseilla de me soumettre à un interrogatoire.

Je subis l'interrogatoire, après quoi le juge de paix formula contre moi un mandat en bonne forme. Le peu de paroles qu'il m'adressa furent prononcées d'un ton sévère, et il paraissait mécontent de la faveur avec laquelle me traitait Charlie.

Celui-ci m'informa, après le départ du juge, que l'effervescence populaire s'était un peu calmée, mais qu'on n'en croyait pas moins à ma culpabilité, et que cette croyance se perpétuerait jusqu'à ce qu'on eût découvert les vrais coupables.

Je le remerciai de ses bonnes intentions et lui dis que j'aimais autant rester où j'étais.

“ Le malheur est, ajouta-t-il, que je vais être forcé de vous donner pour compagnon Mick Mullen, ce damné de voleur de chevaux. Voyez-vous, c'est un homme difficile à tenir en prison, et j'aimerais autant l'enfermer dans un paddock que dans une baraque comme cette géôle, où il n'y a de sûr que la chambre où vous vous trouvez.

—Fort bien, répondis-je ; mettez-le ici, puisqu'il le faut. Si je ne puis m'en accommoder, je vous le ferai connaître.”

(à continuer)